







PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BALLADES

ET CHANTS POPULAIRES

DE LA PROVENCE.

par Pierre L—

PUBLIÉS

PAR MARIE AYCARD.

> Laudabunt alii claram Rhodon
> aut Mitylenem.
>
> HORAT., lib. I.

PARIS.

LAISNÉ FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 53.

1826.

1871, Nov. 17.
Minot Fund.

A

MON PÈRE.

TÉMOIGNAGE

D'ATTACHEMENT

ET DE

RESPECT.

MARIE AYCARD.

AVANT-PROPOS.

IL n'y a rien, à mon sens, de si ennuyeux qu'une préface, une introduction, un avis au lecteur, voire même un avant-propos. L'auteur s'y croit toujours obligé de prendre son sujet

de très-haut, il ne redescend à la matière qu'il veut traiter qu'après avoir parlé de l'origine des peuples, de leurs différentes migrations et du commencement des sociétés. Tous les écrivains que j'ai consultés sur la Provence en agissent ainsi. J'en ai trouvé un qui commence par énoncer gravement que *les Grecs et les Romains ont, de tout temps, cultivé la poésie avec succès*, et qui, après cette incontestable vérité, fait subir à ses lecteurs quarante mortelles pages, avant d'en venir aux trouvères et aux troubadours.

J'aurais évité ce ridicule, si mon libraire ne m'eût remontré qu'un livre a mauvaise grâce quand il n'est pas précédé de quelques lignes d'avant-

propos, et qu'il faut, surtout quand on publie des *Ballades*, dire où on les a prises, et parler du peuple dont elles doivent faire connaître le caractère, les coutumes et les passions.

Je vais donc dire quelques mots sur la langue et les poésies provençales; je serai court, parce que d'autres que moi ont déjà rempli cette tâche, et pour ne pas, d'ailleurs, ajouter un poids trop pesant à l'œuvre légère que je publie.

Les premiers habitans connus de la Provence furent les Salyens et les Liguriens; ces peuples parlaient la langue celtique. Les Phocéens vinrent plus tard fonder une colonie à Marseille, ils y apportèrent leurs arts,

leurs habitudes, qui tenaient à une civilisation avancée, et la langue grecque qu'on y parla long-temps. Enfin, lorsque les Romains pénétrèrent dans les Gaules, ils descendirent jusques à l'embouchure du Rhône, et Marseille changea encore de langage en changeant de maîtres; mais il était impossible que ces idiomes divers ne se corrompissent pas en s'échangeant, et du celtique, du grec, du latin, des communications fréquentes avec l'Espagne, qui était alors sous la domination des Maures, se forma la langue romane qu'adoptèrent et qu'embellirent les troubadours, et qui même leur a donné leur nom, puisque la racine de ce mot est *troubar*, inventer, trouver.

Ces trouveurs et ces inventeurs fleurirent depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, c'est-à-dire pendant trois cent cinquante ans environ. La langue romane, la langue d'Oi, la langue d'Oc, ne furent plus après que les divers patois de nos provinces.

Un auteur (1) du plus grand mérite et qui s'est occupé de la poésie et des différens dialectes de ce temps, remarque, avec raison, que ces troubadours si vantés n'ont laissé aucun monument de leur gloire, et qu'on ne peut citer d'eux que quelques morceaux gracieux ou naïfs, qu'on ne découvre encore qu'avec peine en feuilletant le fatras de leurs insipides productions.

(1) M. Sismondi.

C'est que ces inventeurs n'inventaient rien, que ces trouveurs étaient d'une ignorance grossière, et qu'attachés à quelque châtelain stupide, tout leur office consistait à chanter ses chiens, son cheval, sa femme, ou sa maîtresse, quand le messire délaissait sa noble dame et qu'il quittait ses tourelles pour aller giboyer dans la plaine. Ce n'a jamais été un brevet de talent ni de génie que d'être attaché à la puissance.

De nos jours le nom de troubadour rappelle des souvenirs gracieux; la gaie science qu'ils pratiquaient (*el gai sabér*) fait sourire toutes nos dames, elles ne voient dans eux que des esclaves soumis qui célébraient leurs at-

traits, portaient leurs couleurs et faisaient passer agréablement les longues soirées d'hiver, dans un temps où l'on ne connaissait encore ni les Bouffes, ni l'Académie royale de musique; c'est qu'on ne leur a jamais montré qu'un côté de la médaille, et qu'on a toujours pris soin d'éloigner le revers de leurs yeux. Mais que diraient-elles si un historien véridique leur racontait les méfaits de ces chantres féodaux? si elles savaient les moyens employés par les ménestrels pour obtenir le *don d'amoureuse merci?* Voici comment s'exprime à ce sujet un nommé Rambaud d'Orange, troubadour renommé, qui se vantait d'avoir séduit plus de belles qu'il n'y avait de grains à son

rosaire, en comptant, ajoute-t-il, les *pater* pour deux *ave*.

— « Voulez-vous avoir des femmes » qui vous donnent du relief ? au » premier mot désobligeant, menacez-» les avec hardiesse; au second, appli-» quez-leur un coup de poing sur le » nez; lorsqu'elles feront les mé-» chantes, soyez plus méchant qu'elles; » dites du mal de tout le monde; chan-» tez exécrablement, et vous aurez des » bonnes fortunes, et même les meil-» leures, pourvu que vous sachiez y » joindre de la hauteur et de la pré-» somption; faites votre cour aux lai-» des, soyez indifférent auprès des » belles, c'est le moyen de vous les » attacher. »

On croirait lire l'agenda d'un roué de la régence, si ce n'était la grossièreté des expressions et le coup de poing sur le nez.

Un autre troubabour (Pierre Vidal) était amoureux d'une dame nommée Louve Penautier, et pour plaire à cette beauté, il s'affublait d'une peau de loup et courait les champs en se faisant chasser par les bergers, qui le maltraitèrent si fort qu'on le porta mourant dans sa peau de loup, aux pieds de Louve Penautier. L'histoire ajoute que cette dame ne fut que médiocrement touchée de cette preuve d'amour.

Cependant tous les troubadours n'étaient pas aussi fous que Pierre Vidal,

ni aussi brutaux que Rambaud d'Orange; mais, comme je l'ai dit, on ne trouve dans leurs œuvres que quelques morceaux passionnés ou gracieux qui ne suffisent pas pour justifier la réputation dont ils ont joui.

L'idiome marseillais est resté à peu près ce qu'était autrefois la langue romane. Pour prouver cette assertion, je vais citer le serment prêté à Strasbourg en 842, par Louis le Germanique et les sujets de Charles-le-Chauve.

Sé Louis lou sacramént ké à soun fráiré Karlé a jurat, conservé, et ké Karlé moun Siniou, dé sa part non lou ténié, sé you destournar non lou podir; ni you ni diguz : Ké you des-

tournar én poisso, in nullo adjudho contré Louis non li iren.

Voilà, à quelques différences près, le langage du peuple de Marseille de nos jours, et, pour mieux établir la comparaison, j'espère qu'il me sera permis de transcrire ici trois couplets bien connus des jeunes filles de Saint-Jean (1).

Péscadou dé la canétto,
Péscharies-ti ma méstrésso ?
Lan la,
Péscharies-ti ma méstrésso ?

Si tu mé la pèschos vivo,
Ti daraï quatré cént liros,
Lan la,
Ti daraï quatré cént liros.

(1) Nom d'un quartier de la vieille ville

Si tu mé la pèschos muèrto,
Ti daraï tout l'or qué puèrto,
Lan la,
Ti daraï tout l'or qué puèrto.

C'est la ballade que j'ai mise sous le titre de *la Maîtresse noyée*; mais je n'ai réussi à en faire passer dans ma prose ni le charme ni la naïveté.

Pour en revenir maintenant aux ballades que je publie, voici quelques détails sur l'auteur provençal qui les a composées, et qui m'a permis d'en donner la traduction.

Pierre L** naquit à Marseille en 1780 de parens aisés, qui, dans les troubles de la révolution, cherchèrent à cacher leur vie et à prouver qu'ils ne voulaient

se mêler en rien aux querelles des peuples et des rois; mais, dans ces temps d'agitation, il était impossible de passer inaperçu, il fallait absolument avoir une opinion active; on était suspect quand on était modéré, et un bourgeois tranquille et sédentaire se rendait coupable s'il préférait une partie de piquet à une séance du club, et un dîner de famille à une fête nationale. Les parens de Pierre furent donc dénoncés; ils n'étaient point accusés d'être *royalistes*, ni *orléanistes*, ni *girondins*, ni *septembriseurs*, ni *maratistes*, ni *robespieristes*, ils étaient tout simplement *modérés;* il n'en fallait pas tant alors pour déplaire à l'immense quantité de gens qui ne l'é-

taient pas, et l'on risquait de payer de sa tête sa nullité politique. La famille L*** échappa à ce danger par l'éloquence d'un orateur du club, qui la protégeait, et qui assura qu'elle pouvait lutter de républicanisme avec la famille de Brutus lui-même. L'orage se calma, mais il fut décidé qu'on s'éloignerait de la ville, et qu'on irait à la campagne. C'est-là, dans une habitation riante située sur les bords de la mer, que s'écoula la première enfance de Pierre, et qu'il reçut de son père, homme instruit et plein de goût, une éducation qu'il aurait vainement cherchée ailleurs.

Le jeune Pierre était vif et bouillant, mais passait facilement de l'excès de

la gaîté à celui de la mélancolie. Souvent, au milieu de ses jeux, il quittait tout pour aller rêver sur une pierre mousseuse, pour courir sur les bords de la mer, ou pensif, les bras croisés et la tête penchée sur la poitrine, il passait les heures entières à écouter le bruit majestueux des vagues, et à considérer leur retour inégal. Quand l'orage grondait, il allait sur une roche élevée; là il restait immobile, attachant une sensation à chaque flot qui venait mourir à ses pieds, une pensée à chaque alcyon qui apparaissait sous un ciel chargé de nuages. Sa mère disait qu'il serait malheureux, et le petit Pierre répondait, en pleurant et en trépignant, qu'il ne voulait point

être malheureux, mais soldat. La prédiction et le désir se sont également accomplis : il a été l'un et l'autre.

Lorsque la France sortit de l'anarchie, la famille L*** revint à Marseille.

Bientôt la jeune gloire d'un général nouveau remplit l'Europe, et on oublia la liberté pour la victoire; il semblait qu'un seul besoin remplît le cœur des Français, celui de vaincre. On cherchait une expédition hasardeuse pour donner un aliment à ce vœu d'une nation et à cette destinée d'un homme; le nom de l'Égypte s'échappa de quelques lèvres, et Napoléon partit avec une armée pour conquérir les pyramides et ces vastes déserts, où, comme

l'ont dit depuis ses vieux soldats, on faisait plus de cent lieues sans rencontrer ni une mairie, ni une sous-préfecture. Pierre voulut être de l'expédition d'Égypte; quoique bien jeune encore, il partit de Toulon avec l'armée; mais le vaisseau de transport sur lequel il était, ayant été écarté de l'escorte par un orage, fut pris par les Anglais, et l'équipage ainsi que les troupes furent conduits en Angleterre; Pierre fut mis sur un ponton : il apprit l'anglais dans les conversations des geôliers, des cantinières, et dans une de ces Bibles, que la société biblique distribuait alors par centaines aux prisonniers. A la paix d'Amiens, il fut échangé; il avait vingt-un ans; il re-

vint à Marseille, sans but, sans projet, incertain de l'avenir, et dégoûté de la vie, dont le premier essai lui avait été si malheureux.

Son père et sa mère étaient morts, il recueillit leur modeste héritage, et, sans amis, sans parens, il vivait solitaire et retiré; son imagination ardente se nourrissait de toutes les chimères de la jeunesse, de tous les désirs nouveaux qui tombent dans un cœur de vingt ans, et en font jaillir des flammes brillantes, semblables à celles qui sortent des charbons ardens, quand on jette dessus une liqueur spiritueuse.

Les poëtes anglais étaient sa lecture favorite; mais il aimait Marseille

par dessus tout. Son amour pour son pays s'était accru de tout l'ennui et de toutes les douleurs qui abreuvent un prisonnier enchaîné dans un ponton. Ce doux ciel de la Provence, ces montagnes couvertes de pins embaumés, l'air salutaire qu'on y respire, semblaient l'animer sans cesse d'une vie nouvelle; il se mêlait volontiers à ce peuple gai et facile, dont le langage est si expressif, dont l'amitié est si vive. Enfin son cœur agité de vagues désirs trouva un objet qui fixa toutes ses sensations, et qui donna un but aux désirs tumultueux qui l'agitaient; il vit une jeune fille dont le père était pêcheur et la mère marchande de poisson sur la place Saint-Jean; il

se mit à l'aimer avec une ardeur si violente que si elle n'avait pas répondu à sa passion, il se serait porté sans doute à quelque résolution funeste; mais Marguerite, c'est le nom de cette fille, n'eut garde de ne pas aimer un beau garçon qui avait les yeux noirs, une bouche vermeille, et qui avait été prisonnier des Anglais.

Il composa pour elle les premiers vers qu'il eût jamais faits, et comme il voulait en recueillir l'honneur auprès de sa maîtresse, il les composa en provençal.

A en croire les éloges que Pierre fait de Marguerite dans ses ballades, c'était une des plus jolies filles de Marseille, dont la beauté est cependant

fort renommée; je ne sais jusqu'à quel point on peut se fier là-dessus aux vers d'un poëte amoureux. Il y avait une de ses ballades où il s'écriait :

— O la plus belle des filles, cache ton visage sous des voiles épais, et ta taille élégante sous de larges vêtemens, sans cela on t'enlèvera à mon amour, et le pauvre Pierre mourra de douleur, tandis que ton front portera la couronne que méritent tes charmes.

On sent combien il y a d'exagération dans ces craintes. Pour ma part, j'ai ouï-dire que Marguerite, bien loin de cacher son joli visage et sa fine taille, se mettait toujours le mieux qu'elle pouvait, et cependant on ne

l'a jamais enlevée : il faut passer quelque chose à la passion ; d'ailleurs, n'avons-nous pas un proverbe provençal qui dit : *És pas bèou cé qu'és bèou, és bèou cé qué agrado.*

Les amours de ces jeunes gens étaient ignorées du pêcheur et de la marchande de poisson, parce que Marguerite travaillait à une manufacture de tabac, où elle était ce qu'on appelle à Marseille *cigareuse*, c'est-à-dire employée à faire des cigares : le matin elle quittait la maison de son père pour aller à la manufacture ; mais sur les six jours de la semaine, elle en passait bien trois avec Pierre ; ils allaient ensemble sur les bords de la mer, ou dans les *bastides* délicieuses qui environnent Marseille.

Cette manière de vivre ne pouvait pas tarder à être connue, cependant ce ne fut pas là ce qui les perdit; ce furent les chansons et les ballades de Pierre, que Marguerite chantait à ses compagnes de la manufacture, que celles-ci trouvèrent si jolies, qu'elles les apprirent par cœur et qu'elles les chantèrent à leur tour, et qui arrivèrent ainsi, à mesure que le cercle des chanteurs et des chanteuses s'agrandissait, jusques aux oreilles du pêcheur et de la marchande de poisson.

Quand le père et la mère de Marguerite furent instruits de tout, ils entrèrent dans une fureur inimaginable, dans une fureur plus grande qu'il ne convenait à un pêcheur et à une mar-

chande de poissons, car l'aventure arrivée à leur fille était arrivée à mille autres, sans que pour cela leur père et mère eussent fait le moindre bruit; c'est que la mère de Marguerite était méchante, et son père sévère sur l'honneur, de façon qu'ils ne voulurent rien entendre.

Marguerite pleura, Pierre fut offrir sa main et sa modique fortune, rien n'y fit : la marchande de poisson refusa la seule proposition qui pouvait réparer le mal, s'il y en avait, et rendre Pierre heureux, si avec son caractère ardent et mélancolique la chose était possible. On s'entêta, on se fâcha, on enferma Marguerite, et on déclara que tant que Pierre serait

à Marseille, elle n'irait plus faire de cigares et serait sous la clef, au pain et à l'eau. Comme il fallait que le père fût à la pêche, et que la mère vendît son poisson, on établit à la garde de la maison, une vieille fille, tante de Marguerite, laide, bourrue, qui n'ayant jamais pu avoir d'amour pour son compte, avait pris en haine toutes les amours des autres.

Pierre, désespéré des rigueurs qu'on avait pour sa maîtresse, laissa croître ses moustaches et s'engagea dans un régiment de hussards. Il choisit cette arme, parce qu'il se souvenait toujours d'avoir été prisonnier dans un ponton, et qu'il aurait craint un embarquement s'il eût servi dans l'infanterie,

tandis qu'il pensait avec raison qu'un cavalier est moins sujet à cet inconvénient.

Ainsi Pierre, tout en regrettant Marseille et en aimant Marguerite de tout son cœur, fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie; il fut à Vienne, à Berlin, à Madrid, à Moscou; il laissa de son sang à Jéna, à Smolensk; il gagna la croix et il était maréchal-des-logis-chef, lorsque le retour des Bourbons lui permit de revoir Marseille, et de voler dans les bras de Marguerite.

Il part, il arrive..... ô douleur!.... ô désespoir!... Marguerite était depuis huit ans la femme d'un cordonnier de la Grande-Rue, et avait trois petits enfans gentils à croquer.

Dès que Marguerite le vit, elle s'évanouit; en revenant à elle, elle s'écria de suite : *Pierre! Pierre!* et puis elle ajouta, *mon cousin! mon cher cousin!* C'est que les femmes de tous les états ont toujours l'esprit du moment. Elle fit une fable au cordonnier qui crut tout ce qu'elle voulut, et il ne tenait qu'à Pierre d'être chez Marguerite comme il eût été dans son ménage; mais ce n'était pas là son compte: la passion qu'il avait pour Marguerite ne s'accommodait nullement d'un mari et de trois petits enfans.

Il tomba malade et il languissait depuis dix mois, lorsque Napoléon imagina de faire un voyage de l'île d'Elbe à Paris, et de lui envoyer un brevet

de sous-lieutenant, avec l'ordre de rejoindre sans retard. Il partit, se battit à Waterloo comme un désespéré, et fut licencié quand le roi retourna en France. Dans la douleur où le laissait l'infidélité de Marguerite, il n'aurait pas été fâché de rester sous-lieutenant pour avoir une occupation qui le détournât de ses tristes pensées : il demanda à être maintenu, en assurant qu'il n'avait jamais voulu soutenir l'usurpateur, mais seulement se faire tuer; ce qui était vrai. On n'en crut rien, et il fut mis en retraite.

Alors Marguerite lui écrivit; cette lettre est curieuse, et je suis fâché de ne la pouvoir pas donner tout entière; elle lui disait entre autres choses :

— « Tu sais, Pierre, que je t'aime
» plus qu'il ne faut; mais n'importe!
» mon mari est bon. Il m'a conté sou-
» vent qu'avant de s'attacher à moi, il
» avait eu une maîtresse qu'il aurait
» épousée, si la pauvre fille ne fût pas
» morte d'un mauvais coup qu'elle se
» donna, en tombant un jour sur la
» montagne de la Garde; de manière
» que je vois qu'il la regrette toujours,
» et qu'il comprendra facilement que
» celui qu'on aime le mieux est celui
» qu'on a aimé le premier. Nous lui
» conterons notre histoire, et tout
» pourra s'arranger. Dans tous les cas,
» reviens toujours, et je t'assure que tu
» seras l'homme le mieux chaussé de
» Marseille; car mon mari est le pre-

» mier pour les bottes, et depuis que
» tu as été hussard tu ne dois plus
» porter de souliers. »

Elle ajoutait beaucoup de choses tendres, et lui donnait toutes les raisons qui l'avaient fait consentir à se marier : elle l'avait cru mort en Russie; un journal l'avait fait pressentir, des lettres particulières l'annonçaient, et il y avait un Toulonais, hussard comme lui, qui avait assuré, dans le temps, que le pauvre Pierre avait été tué par les cosaques, et qu'il l'avait enterré dans de la neige.

Pierre sentit qu'il ne pouvait plus revoir Marguerite, et il se fixa à Paris, où il vit obscurément de sa pension de la légion d'honneur, de sa retraite et

de quelque petite rente qu'il a conservée de son patrimoine. C'est dans cette ville où je l'ai connu, et que nous nous sommes liés d'amitié; il m'a confié le recueil de ses ballades; il forme trois grands volumes tous écrits de sa main: ce sont des poésies provençales pleines de grâce et de sentiment. Pour célébrer Marguerite, il a trouvé des couleurs et des traits de passion qu'eussent enviés les Tibulle, les Pétrarque et les Parny; s'il voulait les publier, je ne doute nullement que le nom de Marguerite ne devînt aussi célèbre que celui de Laure, de Cynthie ou d'Éléonore. Loin de là, il veut cacher dans le secret de son cœur les plaintes d'un amant malheureux, il a exigé que je

ne traduisisse rien qui eût rapport à son infidèle maîtresse, et il a intercalé à dessein, dans sa première ballade, *Adieu*, *Phocée*, une phrase qui ferait croire qu'il a eu d'autres amours. Je lui obéis, parce qu'il regarde ce qu'il a composé pour Marguerite comme une chose qui doit mourir avec lui, et qu'il ne veut pas livrer ses affections et sa manière de les exprimer aux critiques, ni aux louanges des indifférens.

Si jamais il publie le texte original des ballades que j'ai traduites, on verra combien la poésie provençale est douce et harmonieuse, et combien Pierre L** a perdu en passant par mes mains.

Parmi tous les sujets qui ont du

rapport aux coutumes et aux mœurs de Marseille, j'en ai choisi à dessein quelques-uns qui leur sont étrangers, pour rompre l'uniformité qu'un choix contraire aurait répandu sur cet ouvrage : de ce nombre est le *Kynast*, ballade allemande du poëte Kurner; je l'ai traduite du provençal, et après je l'ai revue avec soin sur l'original allemand. Il n'y pas jusques à l'épigraphe que je n'aie empruntée à Pierre L**; il l'a tirée d'Horace, peut-être pour qu'il y ait quelque chose de classique dans son ouvrage.

Maintenant il ne me reste qu'à faire des vœux pour qu'on accorde quelque attention à ces ballades, qui ne manquent peut-être pas d'une certaine

invention, ni d'une certaine originalité, et pour qu'en même temps, on ait quelque indulgence pour le traducteur.

BALLADES

ET CHANTS POPULAIRES

DE LA PROVENCE.

ADIEU, PHOCÉE.

ADIEU, Phocée; je suis né sur les bords de ta mer verdoyante; mais ni la douce haleine de ton zéphir, ni le souffle embaumé des vents qui passent sur le thym et sur les primevères de tes rivages ne sauront me retenir. Je pars, mes yeux ne verront plus tes blanches demeures, mes oreilles

n'entendront plus la voix douce de tes jeunes filles, quand elles viennent aux fontaines et qu'elles parlent cette langue dont, enfant, les sons m'ont endormi tant de fois et qui a retenu quelque chose du grec harmonieux; car jadis, bien avant que la croix ne gouvernât le monde, tes rivages étaient déserts, et des Grecs quittèrent leur douce patrie pour te fonder; tu devins pour eux comme une de leurs Cyclades qu'ils auraient poussée jusque sur tes montagnes et au milieu de tes bois épais.

Tes filles, ô Phocée! ont les dents plus blanches que la nacre de tes coquillages, les yeux plus noirs que le creux de tes rochers, et leurs cheveux sont plus longs et plus doux que les algues qui se balancent au fond de tes ondes; mais je ne sais quel charme puissant a toujours fermé

mon cœur à leur beauté, tandis qu'une femme étrangère, une fille de la large et noire Tamise le faisait bondir et d'amour et de joie.

Adieu Phocée, je pars pour aller regretter loin de toi ton soleil brillant et les fraîches nuits de ton été, je vais sous un ciel plus sévère, sous des astres moins sereins que les tiens, et peut-être je regretterai jusqu'à tes orages et ton vent impétueux.

Sur quelque bord que me pousse mon errante destinée, dans quelque carrière que me jette la fortune, je songerai toujours à toi, soit que, courbé sur des livres antiques, j'étudie les mœurs et l'histoire des peuples divers; soit que confondu dans l'armée nombreuse du grand général, je tienne le mousquet du fantassin, que je revête la veste élégante du hussard,

ou bien que l'armure brillante du cuirassier protège et entoure ma poitrine.

Tu es la ville des souvenirs et des vestiges divins ; sur ton rivage s'élève la tour du premier des Césars, lorsque la bravoure de tes guerriers et le dévouement de tes filles ne te sauvèrent pas de son épée ; plus loin tu as couvert de tes édifices la forêt sacrée de Diane ; c'est du haut d'un de tes clochers que la mort vint frapper un poëte du Guadalquivir que tu punis ainsi d'avoir quitté la lyre pour le glaive (1).

Tu étais la sœur de Rome, tu instruisais les Agrippa et les Tullius de la ville immortelle ; jamais les paroles nerveuses de l'éloquence n'ont manqué à tes enfans,

(1) Garcilase de la Vega, poëte espagnol, fut tué d'un coup de pierre parti du clocher des Accoules, lors du siége de Marseille par Charles-Quint.

et lorsque la France était sans roi, dans ces temps orageux où l'assemblée des représentans de la nation réglait nos destinées, deux voix puissantes surgirent parmi celles des orateurs de la France, et ces voix étaient celles de deux de tes fils (1).

Insensé ! pourquoi fuir tes vers bocages ? pourquoi ne pas essayer le sourire de tes filles? et, dans une barque légère, pourquoi ne pas se laisser bercer par les flots brillans qui viennent mourir sur tes rivages? Que sais-je?.... L'homme est-il jamais heureux? et le bonheur assis sur le seuil de sa porte suffit-il jamais à son cœur?.... Oui, partout je vais rencontrer de tes fils, quand bien même j'irais au milieu des glaces de la Sibérie, ou sous

(1) Mirabeau et Barbaroux ; le premier n'était pas Marseillais, mais il était Provençal.

le soleil brûlant de l'Afrique, et toi-même tu ouvres tes bras à mille étrangers qui boivent le vin de tes vignes et savourent la liqueur onctueuse de tes oliviers.

Adieu, Phocée; si le ciel m'accorde de longs jours, j'irai réchauffer à ton soleil mon sang appauvri; j'irai livrer à ton impétueux *mistral* les boucles de mes cheveux argentés par le temps. La vieille Marie, qui a bercé mon enfance des histoires de tes pêcheurs aux filets mystérieux, de tes chapelles aux autels divins, et de la vie de cette sœur du Lazare, de cette Magdelaine qui vint pleurer sur tes rives ses douces et jeunes amours; la vieille Marie disait qu'il faut toujours mourir où l'on est né, parce que la terre de la patrie est légère; elle ajoutait que son père, matelot du *Saint-Pierre*, avait parcouru bien des mers, avait vu bien

des orages, mais qu'après quarante ans de travaux, il était venu mourir sur tes bords, dans sa maison de la place Saint-Jean, en vûe de la forteresse aux blanches murailles : si je peux, j'en essaierai.

Alors je n'oserai plus me confier à tes ondes et me laisser balancer par les vagues, comme le poisson endormi aux rayons de ton soleil; mais je retrouverai mon vieux père, qui reverra son fils courbé par l'âge, ma sœur aux cheveux noirs et la plus jeune de nous tous, dont le temps aura pâli les joues de rose.

Adieu, Phocée; que le ciel t'épargne les orages; que tes vagues bleuâtres poussent toujours dans ton port les vaisseaux de l'Inde et des Amériques; les tartanes, aux flancs étroits, de la Catalogne; les navires glorieux de la Grèce, et le libre pavillon des fils des Franklin et des Wa-

shington : moi je vais, sous le ciel brumeux du nord, soupirer pour tes brises légères et ton atmosphère parfumée. Adieu, mon pays; adieu, Phocée.



LE MATELOT.

Elle était debout sur le rivage de la mer, et ses longs cheveux noirs entouraient la rame de bois blanc qu'elle tenait dans sa main, comme, durant la tempête, la voile se replie autour du mât d'un vaisseau. La vague couvrait de son écume ses pieds nus, et de temps en

temps elle venait mouiller les bords de sa robe d'une bure grossière; des larmes s'échappaient de ses paupières, et le froid du matin avait gercé ses lèvres vermeilles et rendu violettes ses joues de rose.

— Pourquoi ne viens-tu pas, mon bien-aimé? pourquoi ne viens-tu pas? Le soleil est couvert par d'épais nuages, le sable du fond de la mer est monté jusque sur le sommet des vagues, et il salit leur blanche écume; mais toutes les barques sont rentrées au port, et Tomé lui-même, ce Tomé dont toutes les filles se moquent, parce qu'il est le plus maladroit des matelots, a su soustraire la sienne à l'orage.

O reviens vers ta pauvre Marie, reviens vers celle que tu as toujours préférée! L'été passé tu allas aborder sur les rives de la bruyante Cadix, et tu reviens

me dire que les filles de l'Espagne sont belles et séduisantes, mais que tu trouves Marie plus belle et plus séduisante encore.

N'est-ce pas ta barque que je vois là-bas?..... Non, c'est une bouée que l'orage pousse et élève sur le dos des vagues.

Reviens, mon bien-aimé, reviens; depuis long-temps ta pauvre Marie t'attend sur le rivage; le jour elle ne voit que la mer houleuse, la nuit elle n'entend que le bruit des vagues, et, ne sent que le poisson qui, effrayé par la tempête, vient se réfugier à ses pieds.

La jeune fille pleurait et gémissait ainsi sur le bord de la mer, quand tout à coup une vague furieuse vint jeter devant elle les débris d'une barque fracassée par les rochers. Marie laissa tomber la rame qu'elle tenait, et saisissant un des éclats

de la barque, elle connut de suite son sort. O mon bien-aimé! dit-elle..... Et voilà qu'une vague, plus impétueuse encore que la première, vient déposer sur le sable le corps d'un jeune homme.

Ses cheveux étaient blonds, mais ils étaient souillés par le sable et les algues du fond de la mer; l'écume qui couvrait ses lèvres les faisait ressembler à la rose blanche qui croît dans les jardins, et ses pieds avaient la transparence de la cire jaunâtre qu'on brûle devant les autels.

La jeune fille se coucha sur le sable auprès du corps glacé du matelot, et elle l'étreignit avec force, ses lèvres se collèrent sur les lèvres immobiles du jeune homme, et elles suçaient l'écume qui les couvraient; une de ses mains se posa sur un cœur qui ne battait plus, et l'autre exprimait l'eau qui coulait des cheveux blonds.

Cependant la tempête redoublait de violence ; l'onde furieuse atteignit bientôt la jeune fille qui était déjà aussi glacée que son amant, et ils roulèrent tous deux dans l'abîme, et l'on ne vit plus la pauvre Marie ni le jeune matelot.

Souvent le pêcheur, en raccommodant ses filets, chante leur histoire, et quand le ciel est couvert de nuages, quand la mer orageuse mugit contre les rochers, les jeunes filles frémissent en se la rappelant.



L'ESCLAVE D'EUROPE.

Dans les environs de cette ville, que la Méditerranée baigne de ses eaux bleuâtres, qui, sous le nom de Ptolémaïs, a vu les exploits des Conrad et des Lusignan, et qui, depuis, appelée Saint-Jean-d'Acre, a été de nouveau illustrée par un homme qui, général, consul, roi, empereur ou

captif, a également attiré les regards du monde, vivait un esclave fils de la Germanie, qui, accoutumé à braver les frimats et les glaces du Nord, courbait son front languissant sous les ardeurs dévorantes du soleil de l'Asie. Il était jeune, grand et fort; mais ses traits délicats, l'or de ses longs cheveux et le léger duvet qui cotonnait à peine sur ses joues roses, laissaient encore à sa figure cette grâce native, cette pudeur virginale, qui donnent aux jeunes hommes l'apparence des filles timides.

Il avait été acheté par le riche Méhemet-Ali, ancien aga, qui vivait retiré dans une maison délicieuse sur les bords de la mer.

Tout le luxe de l'Asie était déployé dans le palais d'Ali; les marbres les plus précieux ornaient les salles de bains; les

plus riches divans entouraient les murailles; au milieu des appartemens somptueux, on avait creusé de larges bassins, et mille jets d'eau parfumés s'élançaient jusques aux arabesques des plafonds et retombaient en vapeurs embaumées. Ali avait renouvelé les merveilles de l'Alambra. Les jardins qui environnaient cette demeure s'étendaient jusques à la mer, et la vague venait battre de son flot inégal le cédre majestueux et le palmier aux rameaux uniformes; de longues allées de myrtes se croisaient, s'entremêlaient les unes dans les autres; et imitaient ainsi ce labyrinthe de Crète dont l'amour seul apprit à démêler les mille sentiers.

C'est dans cette demeure que l'esclave traînait ses fers. Les Musulmans orgueilleux l'appelaient *l'esclave d'Europe*; Ali le traitait avec un dédain méprisant, et

toutes les fois qu'il laissait tomber sur lui un de ses regards, ses sourcils grisâtres se croisaient, et on voyait que des pensées cruelles germaient dans sa tête; son œil se portait alors alternativement sur le cou blanc du jeune homme et sur la poignée de son sabre recourbé, comme si l'un eut attendu l'autre.

—Esclave d'Europe, lui disait-il, quel nom porteras-tu dans mon palais? car ne pense pas que je veuille t'entendre appeler par les noms barbares de ton pays. Tu te nommeras *Sélim*, et ce nom, que portent aussi les enfans du prophète, te rendra peut-être plus agréable à mes yeux. — A ces paroles, le jeune homme baissait la tête, la rougeur de la colère venait colorer ses joues, son cou, et une sueur brûlante coulait de son front.

Souvent, quand la nuit avait fermé

tous les yeux dans le palais d'Ali, le jeune esclave quittait sa couche grossière, et il venait dans les jardins respirer le parfum des fleurs, et sous le ciel brillant de Ptolémaïs, qui, la nuit même, a sa transparence et son éclat, il regrettait les orages et les brumes de la Germanie.

« Oh! qui me rendra les neiges éternelles
» de nos montagnes? Qui me rendra les
» flots glacés de nos rivières? Quand ver-
» rai-je les cheveux blonds des filles de
» nos forêts tous couverts du givre du ma-
» tin, et leurs sourires enchanteurs qui
» sont doux comme un rayon du soleil
» glissant sur la neige brillante?

» Malheureux! le mot magique de li-
» berté est venu retentir jusque dans
» nos villes, et à ce nom sacré j'ai tout
» quitté, le daim de nos montagnes, les
» veillées du foyer paternel et ma vieille

» mère.......... Je suis venu au secours
» des descendans de Miltiade, d'Aristide,
» d'Homère; et, sans trouver la mort, j'ai
» perdu la liberté..... Je suis esclave ! »

Une nuit il se plaignait ainsi, lorsqu'un léger bruit lui fit lever sa tête qui tombait sur sa large poitrine. Sous un berceau de roses, il vit une jeune femme dont la douce haleine du vent faisait flotter les voiles légers; il était esclave, il allait fuir.

— Arrête, jeune étranger, et viens écouter la fille du riche Ali; elle a quitté sa couche parfumée pour te surprendre sous ces berceaux; elle a endormi la vigilance de ses femmes et la tendresse de son père pour venir te parler d'amour. Viens, bel étranger, mes yeux sont noirs comme l'ébène, je suis blanche comme le lait des gazelles, et à peine si, quatorze fois, j'ai vu naître et mourir les roses.

— Non, dit l'étranger, je suis esclave ; un esclave n'est point un homme, un esclave ne peut pas aimer.

— Tu te trompes, dit la vierge africaine : autrefois le chantre des roses, l'harmonieux Saady, fut esclave sur ces mêmes bords, ses mains portèrent les pierres qui devaient réparer les murailles de Ptolémaïs, lorsque tes aïeux l'enlevèrent au grand Saladin, et cependant il aima une fille toute semblable à moi, et peut-être moins belle encore.

— Ah ! dit le jeune homme, si vos poëtes savent être esclaves et aimer, je les plains et vous aussi ; vous ne connaissez pas l'amour !

— Attends, reprit la jeune fille.

Elle partit alors comme le trait lancé par l'arc retentissant de l'Arabe. Le jeune homme resta immobile et pensif sous ces

berceaux odoriférans. Qu'allait faire cette jeune fille? Jusques à quel point l'amour avait-il fasciné ses yeux?

Bientôt elle le rejoignit, et posant un doigt mystérieux sur ses lèvres frémissantes, elle le conduisit jusques au rivage de la mer.

— Viens, lui dit-elle, cette barque nous mènera aux vaisseaux de tes frères les chrétiens. Quand tu seras libre, m'aimeras-tu?

Et elle entraînait le jeune homme, et elle-même se plaçait dans la barque légère.

— La fille d'Ali abandonne pour toi son vieux père, ses richesses; elle s'abandonne elle-même à toute la colère du prophète et à la foi d'un infidèle; l'aimeras-tu?

Le fils du Nord ne répondait rien à

tant d'amour, il ne laissait pas tomber un regard sur cette jeune fille, qui sacrifiait tout pour lui; mais il souriait à sa liberté prochaine et entrait dans la barque où la fille d'Ali s'était placée; il saisissait les rames de ses bras vigoureux et il s'éloignait du rivage.

— O sainte liberté! s'écriait-il, je te recouvre enfin. Je reverrai la chapelle antique de mon hameau, la chaumière de mon père; je reverrai mon pays. Et toi, jeune fille à qui je dois tant, je t'aimerai comme j'aime ma mère, comme j'aime mes jeunes sœurs, comme j'aurais aimé les filles aux blonds cheveux de mon Allemagne. — Alors, quittant un moment les rames dont il fendait les flots écumeux, il prit dans ses bras la compagne de sa fuite, et il couvrit de baisers son front brûlant et ses joues colorées.

Cependant, la lueur du crépuscule éclairait les vagues azurées et blanchissait déjà les hautes murailles de la ville. Le jeune homme vit alors un vieillard qui parcourait le rivage avec désespoir, et une barque qui, sous dix rames égales, quittait la terre avec la rapidité de l'oiseau de mer qui s'élance de son aire pour chercher sa proie. La jeune fille voyait aussi ce spectacle et elle frémissait, et son beau visage se contractait, et elle tordait ses mains dans l'agonie du désespoir.

Encore un moment, et le frêle esquif allait être atteint.

Les yeux de l'Africaine brillaient comme deux diamans; elle mesurait du regard la distance qui la séparait encore de la barque de son père, comme pour calculer à combien de toises se trouvait la mort. Le

Germain redoublait d'efforts; mais vainement, les fugitifs allaient retomber au pouvoir d'Ali.

Tout d'un coup la jeune fille se lève, tend la main à son bien-aimé d'un moment, et s'élance dans la mer; elle ne poussa pas un cri, ne proféra pas une plainte, et l'on n'entendit que le bruit des vagues qui se refermèrent sur elle. Les deux barques se joignirent; on saisit le jeune homme, et en un clin-d'œil on gagna le rivage.

Le vieil Ali s'avança vers la victime qu'on lui amenait, et, sans prononcer un seul mot, il leva son cimeterre et fit bondir loin de lui la tête de l'esclave; elle roula au milieu des vagues, qu'elle colorait de son sang, et mêla ses derniers murmures au bruit des ondes.

Depuis ce temps, nul Musulman n'ose

passer la nuit sur ce rivage malheureux ; ils disent qu'on y est poursuivi par le fantôme irrité de la fille d'Ali, et par le spectre menaçant de l'*esclave d'Europe*.



LA DIANE.

La nuit avait été orageuse et glacée, la lune avait accompli sa course silencieuse cachée par d'épais nuages, et aucun astre n'avait relui dans le ciel. La foudre grondait au loin, les vautours et les corbeaux du Nord n'avaient pu voir le camp qu'un instinct vorace leur faisait

suivre, qu'à la lueur rougeâtre des éclairs. Adossées contre un village dont le nom était encore ignoré de l'Europe, les tentes des soldats s'étendaient sur trois rangs dans une plaine stérile que le froid de décembre avait rendue retentissante ; quelques feux mal allumés fumaient çà et là auprès des faisceaux d'armes de ces grenadiers, dont le nom seul est un éloge.

On entendait de momens en momens la voix des sentinelles avancées, le bruit du salut des armes, et le pas des chevaux qui annonçait une ronde ou le passage des chefs.

Une tente plus élevée que les autres était au milieu du camp, et le vieux soldat qui veillait auprès, était si fier de ce poste honorable, quoique sans danger, qu'à peine aurait-il cédé cette place pour

monter le premier à un assaut, ou pour enlever, au fort de la mêlée, un étendard ennemi. Une lumière éclatante perçait à travers la toile; de temps en temps une ombre épaisse s'y dessinait et annonçait la vigilance du général.

Cependant le jour allait poindre et animer cette scène triste et sévère; mais dans ce lieu sauvage aucune fleur n'attendait la rosée du matin pour ouvrir son calice odorant, aucun insecte n'attendait les rayons du soleil pour venir bruire auprès de sa plante accoutumée; seulement le guerrier achevait son rêve de gloire, et sa main tombait involontairement sur la poignée de son sabre; le jeune officier voyait s'évanouir dans ses songes l'image d'une amante adorée, celle d'une mère, d'une sœur sans appui, sans secours; le coursier du mameluck, le crin

hérissé d'un froid inconnu dans les sables de son Arabie, relevait sa tête orgueilleuse, et frappait la terre de son pied; les sentinelles redoublaient d'attention; car c'est le moment où l'ennemi a coutume de fondre sur un camp qu'il croit endormi ou mal gardé; mais le général qui conduisait cette vaillante armée ne se laissait pas surprendre facilement : c'était lui, au contraire, qui tombait sur les armées des rois et des empereurs, comme un lion rugissant sur une proie timide.

Tout à coup le son des trompettes et des clairons se fait entendre; le roulement du tambour se joint au cri aigü du fifre; c'est l'air de *Diane* qui vient frapper l'oreille et qui semble enfanter des soldats. Quel est le prestige de ce chant antique qui depuis tant de siècles réveille

le guerrier? Il faut qu'il y ait quelque charme attaché à ces sons gais et mélodieux, comme il y en a dans les paroles mystérieuses des sorcières de l'Écosse ou de l'Allemagne.

La *Diane* qui éveilla si souvent les légions romaines le matin d'une victoire, fit alors courir à leurs drapeaux des soldats non moins fameux que les fils de Mars; tout se mut, tout s'anima, et le cuirassier pesant et le léger voltigeur, et le dragon au casque tigré et l'élégant hussard : le lancier brandit sa lance, le fantassin serre son fusil contre son épaule, les sentinelles rentrent sous les tentes et secouent le givre de leurs manteaux : les soldats se rassemblent à la voix des chefs, les rangs se forment, l'épée des guerriers s'abaisse devant les étendards, de mobiles colonnes se déploient dans la plaine, le bronze

roule sur la terre durcie, et le soleil dissipant les orages de la nuit paraît comme un disque d'or et colore tout de ses feux.

Alors sort de sa tente celui dont la parole féconde a rassemblé ces hommes, ces armes, ces chevaux, cette armée; sur son front large et pâle s'étend une longue ride; son œil noir est perçant comme celui de l'aigle dont l'image surmonte ses drapeaux; il est revêtu d'un habit simple, et il croise ses bras puissans sur sa large poitrine. Il s'avance aux acclamations des soldats, et il leur montre ce soleil qui doit éclairer sa victoire....... Ce soleil il le montra encore à son armée dix ans plus tard lorsqu'il avait besoin de vaincre ou de mourir; et, dans ce jour funeste, l'astre qui tant de fois avait vu ses triomphes vit sa défaite et sa fuite....................

.. .. car c'est ainsi que cet homme paya aux dépens de sa gloire sa puissance liberticide.



LA MORT D'HENRI IV.

On touchait au quatorzième jour de mai; dans ce mois la terre exhale des parfums nouveaux, un sang plus vif circule dans les veines des hommes; et si pour quelques-uns cette espèce de renaissance est la source de nobles désirs et d'inspirations généreuses, dans quel-

ques autres, hélas! cette fermentation ne développe que les germes du crime et les semences du mal.

Paris reposait encore, et à peine si un léger crépuscule faisait place aux ombres de la nuit. Dans une cellule, au bout d'un corridor obscur et tortueux, dormait ou plutôt s'agitait dans des rêves pénibles un jeune fanatique. Son front, pâli par le jeûne et les austérités, était couvert d'une sueur brûlante; des cheveux noirs échappés du réseau qui les retenaient, couvraient une partie de sa figure; un frisson convulsif parcourait son corps de momens en momens, et sa main serrait un crucifix de bois, où était attaché un christ de cuivre grossièrement sculpté. Le malheureux! il n'était agité, ni par les rêves de l'amour si familiers à son âge, ni par les songes dè

l'ambition, qui chez quelques hommes commence avec la jeunesse; une exaltation cruelle fermentait dans son cœur nourri de fanatisme et d'intolérance; faible et docile instrument des passions et des intérêts d'autrui, il en était venu à croire qu'un crime peut être sacré, et que Dieu peut l'ordonner..... A peine si une faible lueur de raison luttait encore en lui contre cette conviction mensongère.

Cependant la porte de sa cellule s'ouvrit avec précaution, et un homme âgé entre sans bruit, et s'assied sur une escabelle vermoulue au pied du lit du malheureux. Il était revêtu d'une robe noire, et un rosaire dont la croix jaune retombait sur sa poitrine était passé autour de son cou. Ses yeux brillans étaient enfoncés dans leurs orbites; il les arrêta

sur le jeune homme endormi, avec l'air de la méchanceté satisfaite et en appuyant une de ses mains sur les couvertures, comme le tigre qui enfonce ses griffes aiguës dans le flanc de sa victime et qui la fixe avec des yeux sanglans.

La vieillesse de cet homme n'avait pas ce caractère auguste et saint, qui fait respecter les cheveux blancs, et qui annonce une vie passée à l'ombre du sanctuaire et dans la pratique des douces vertus de la religion: elle était sans majesté, et sa figure portait les stigmates des passions haineuses et violentes qui l'avaient agité; mais de ses lèvres cruelles coulait la persuasion, et il avait l'art affreux de conduire, par ce qu'il appelait la vertu et la religion, aux crimes les plus révoltans..... au parricide même!....

Il éloigna les couvertures du jeune homme, et appuyant le dos de sa main sur sa peau brûlante, il le réveilla. — Levez-vous, mon fils, le jour va poindre, levez-vous. — Le jeune homme ouvrit les yeux et frémit. — Voici le jour, continua le vieux prêtre, marqué dans les décrets du Tout-Puissant, pour le triomphe de son église et pour couvrir votre nom d'une gloire éternelle... Votre nom obscur jusqu'ici va se révéler aux hommes, semblable à ces astres que l'œil n'avait jamais vus dans le ciel, et qui apparaissent tout à coup brillans d'éclat et de nouveauté. Vous êtes l'élu de Dieu, vous êtes celui auquel il a remis sa vengeance; vos mains vont quitter ce crucifix pour prendre le fer sacré qui doit frapper l'impie. — Le jeune homme se leva; ses pieds tremblaient sur la pierre

du sol. Il revêtit un pourpoint étroit, il chaussa des brodequins légers qui venaient se rattacher sur la soie noire de son haut-de-chausse, et, ayant couvert sa tête d'une toque de velours, il jeta sur ses épaules un large manteau; alors il s'inclina devant le vieillard qui le bénit, et tous deux quittèrent la cellule.

Le corridor étroit retentit de leur marche; on pouvait distinguer et les pas uniformes du vieillard, et le bruit tantôt lent, tantôt précipité de ceux du jeune homme qui le suivait; ils arrivèrent ainsi à un escalier tournant, et, une porte pratiquée dans l'épaisseur des murailles ayant été ouverte, ils se trouvèrent dans une église. Un jour douteux y pénétrait à peine, l'encens fumait sur l'autel, et toutes les stalles du chœur étaient occupées. — Le jeune homme se

prosterna dans le milieu du sanctuaire, et sa tête touchait au tapis qui recouvrait les dernières marches de l'autel. — Alors une voix solennelle : Quelles mains donnent et reprennent à leur gré les royaumes de la terre? — Pas un souffle ne s'éleva pour répondre à cette demande, et ces paroles allèrent mourir dans l'écho de l'édifice. — L'impie doit-il porter le sceptre, la couronne, et gouverner insolemment contre la volonté de l'église? — Nul ne murmurait. — Quelles peines méritent l'apostat, l'hérétique? — Même silence; mais l'oreille avide du jeune homme recueillit ces mots, *la mort:* il tressaillit, et frappant de son front les marches de l'autel, une résistance étrangère meurtrit son visage; il glissa sa main entre le marbre et le tapis; c'était un poignard; il s'en saisit et le cacha sous son manteau.

— Le vieillard reparut couvert d'habits sacrés, et les mystères les plus divins de la religion furent profanés, et des mains sacriléges consacrèrent le pain de vie et le partagèrent à l'assemblée entière. Peu à peu les stalles se vidèrent silencieusement, et le vieillard se trouva de nouveau seul avec sa victime. — Mon fils, lui dit-il encore, le destin de la France est remis en vos mains; songez aux récompenses qui vous attendent, ou plutôt songez à ce que vous êtes; voyez votre père vous excitant lui-même et armant vos mains; oui, mon fils, dans ce jour célèbre, où le sang des hérétiques a été comme l'huile et le vin répandu sur les plaies de l'église; dans ce jour où le sang a coulé comme l'eau, sans que pour cela la source empoisonnée ait été tarie, il était auprès de moi au milieu du carnage

et des cris. Vieillards, femmes, enfans, tout tomba sous notre glaive catholique, tandis que Tavannes criait : *Tue*, *tue!* Nous accomplissions en silence notre mission divine; nous avons porté plus de mille coups : on ne vous en demande qu'un : l'église entière va vous bénir; vous frapperez la tête de l'hydre; Rome vous attend pour vous couronner. L'Espagne vous regarde et vous encourage... Ah! si tant de gloire vous est réservée, peut-être le devez-vous à ce père qui vous parle aujourd'hui par ma voix. D'ailleurs que craindriez-vous? la mort? Mais celui que vous allez venger ne vous couvrira-t-il pas d'un bouclier impénétrable? celui que vous allez servir ne pourra-t-il pas rejoindre vos membres déchirés, quand la colère des hommes les aurait dispersés du nord au midi?.....

Mais non, frappez, et vous monterez au rang des heureux de la terre et des saints de l'église. — Le jeune homme était tout entier à ces discours; il lui semblait voir les cieux ouverts, et il croyait entendre la voix des anges. Cependant il hésitait, il frémissait encore: répandre le sang d'un homme qui ne l'avait pas offensé!..... qui était son roi!..... Il se sentait arrêté malgré lui-même, (un instinct secret nous parle et nous retient toujours au moment du crime.....) Un léger bruit se fit entendre dans l'église solitaire, et le vieillard se retournant vivement vers une tombe: Votre père est là, lui dit-il; voulez-vous qu'il soulève sa pierre sépulcrale, et que, revêtu de son linceul de mort, il accompagne vos pas et guide votre main timide? — Le jeune homme recula d'horreur, ses che-

veux se hérissèrent sur son front agité, mais ses yeux étincelèrent de haine et de vengeance. Il s'enveloppa dans son manteau, il partit. — Il traverse des quartiers déserts; il arrive rapidement dans des rues populeuses, passe sur un pont nouveau sans que le bruit des eaux du fleuve vienne jusqu'à ses oreilles. Il parvient ainsi dans une rue large, mais embarrassée par des chevaux dételés, des chars brisés et renversés, par des gardes incertains des chemins qu'ils devaient tenir. Une voiture armoiriée se montre tout à coup à ses yeux; il s'élance, pose son pied criminel sur la roue immobile, invoque Dieu, frappe, et les Français n'avaient plus de père, et le royaume était sans roi, Sully sans ami. — Henri IV était mort.



LA TOMBE DU FOSSOYEUR.

Il est là : enseveli dans la fosse qu'il avait ouverte pour d'autres. Il habitait une petite masure située à l'entrée de cette terre dévorante, dont sa main avare recouvrait à peine le pauvre et qu'il creusait si péniblement pour y déposer le riche et le puissant de la terre. Tu l'as

vu mille fois, peut-être, ô jeune Lorenzo dans tes promenades mélancoliques, lorsque tu viens errer autour du tombeau de ta bien-aimée, tu l'as vu mille fois, et son teint pâle et cadavéreux, ses cheveux noirs et en désordre, ses yeux gris, ses traits immobiles et marqués te faisaient frissonner d'horreur. Te souviens-tu de ton indéfinissable angoisse, ce jour où tu aperçus sur ses mains blêmes et terreuses les taches d'un sang figé. Grand Dieu! quel frisson convulsif faisait battre toutes tes artères, lorsque, armé de sa pelle garnie de fer, il passait près du tombeau où tu consumes tes tristes jours... Eh bien! là, là même, cette fosse qu'il ouvrit hier, il l'occupe aujourd'hui. Il partage le lit d'argile de ta *Thérésina*, les vers de la terre ont quitté le cadavre de la beauté, pour se repaître des chairs nouvelles du

fossoyeur; et quand l'ange réveillera l'univers, et que les morts se lèveront, ta *Thérésina*, en soulevant la pierre de son cercueil, rencontrera son regard terne et son œil gris.

Mais tu te trompais, Lorenzo, quand tu attribuais à cet homme un pouvoir surnaturel, quand tu le regardais comme un génie malfaisant, ou comme un de ces vampires qui se nourrissent de cadavres et de débris humains : tu te trompais; on l'a vu manger le pain et le sel des hommes et boire l'eau des fontaines. Cependant, il est vrai, jamais le sourire n'effleurait ses lèvres minces et flétries; jamais le regard d'une femme ne parvenait à effacer la pâleur de ses joues livides; mais quelles lèvres eussent répondu à son sourire, quelle femme eût supporté ses embrassemens! Le moindre contact de ses mains

habituées à presser des cadavres, eût fait fuir la volupté et amorti les désirs de la Messaline la plus abjecte. Séparé des hommes, il n'avait de rapport qu'avec les tombeaux; mais jamais il ne viola ces asiles sacrés, jamais ni la soif de l'or, ni une indiscrète curiosité ne lui firent profaner la tombe; et le sang figé, dont tu te souviens encore,.... ce sang avait taché ses mains religieuses comme il recouvrait une jeune fille de son linceul mal attaché; elle était tombée sous les coups furieux d'un amant jaloux, et le lin sépulcral laissait voir les pâles violettes et les lys jaunissans de sa figure.

Que tu es injuste, Lorenzo, si tu crois atroces et malfaisans tous ceux que tu n'expliques pas; penses-tu seul avoir des secrets mélancoliques, ou bien ignores-tu sous combien de formes se reproduit la

douleur? Crois-tu que *Thérésina* soit la seule vierge que la mort ait frappée à son aurore, et quand ses yeux promettaient de longs jours d'amour et de bonheur? Que je te plains! comme tu vas frapper de ton front le marbre qui recouvre *Thérésina*! quel affreux voisinage pour ton orgueil!.... Insensé, que ne gagnais-tu de vitesse le fossoyeur! Tu le pouvais : il ne t'a manqué pour cela qu'un peu plus d'amour et de courage; et sais-tu seulement si tu as fait pour *Thérésina* ce qu'il a fait pour une autre?

N'importe, il est mort, il n'ouvrira plus la terre péniblement, la dernière tombe qu'il y ait creusée c'est la sienne... Un autre a déjà hérité de sa pelle et de sa bêche aiguë; mais je doute que cet autre sache comme lui remplir son ministère sinistre..... Il n'avait pas l'air d'un

homme; on n'aurait pas dit qu'un sang rouge coulât sous cette peau qu'il ne colorait pas; et pour un juge comme toi, Lorenzo, qui décide sur des apparences, c'était un spectre sorti d'un des tombeaux voisins qui faisait les honneurs de sa demeure funéraire et plaçait les nouveaux venus.

Non, il était né d'une femme; ses premiers jours avaient connu les jeux innocens de l'enfance, et sa jeunesse les douces caresses de l'amour; mais qu'elles sont trompeuses les premières joies de l'homme? Elles sont comme ces guirlandes champêtres où les jeunes filles prodiguent d'abord les roses, tandis qu'à la fin elles remplacent les fleurs qui leur manquent par un feuillage sombre et sans grâce, ni sans parfum.

Il avait passé des jours heureux, alors

sa noire chevelure tombait en anneaux gracieux sur ses épaules, et ombrageait un front exempt de rides et de pâleur; alors le sourire de la beauté venait chercher ses yeux, et le frémissement léger que le contact de sa main faisait éprouver était de joie et d'amour.

Il était beau, et celle qu'il aimait était belle; elle mourut, il alla dans des terres éloignées, il traversa des fleuves et des mers, la tempête le rejeta sur cette rive; tu l'as vu mille fois, Lorenzo, mais jamais tu n'as osé l'approcher ni lui parler; jamais tu ne l'as entendu parler de la mort en montrant ces tombes aux voyageurs; tu ne l'as pas vu s'arrêter muet devant une seule sans marbre, sans inscription, méconnaissable à tous les yeux et dont il a emporté le secret.

Il errait sans cesse dans cette triste en-

ceinte, et le deuil, livrée éternelle du fossoyeur, semblait être son vêtement naturel. Ah! s'il eût pu se choisir un tombeau, ce n'est pas auprès de *Thérésina* qu'il eût voulu dormir éternellement! Il a disparu de la terre où il n'occupait qu'un espace étroit, et dont il ne sortait jamais; il en a disparu pour occuper un lieu plus étroit et plus resserré encore. Il ne laisse aucun souvenir, si ce n'est dans ta mémoire, jeune Lorenzo, dans tes songes où il t'épouvante de son front pâle et de son fantôme menaçant.



LA VEILLÉE DE NOËL.

— Allons, enfans, préparez la salle du banquet; passez l'éponge poreuse sur les carreaux du sol et sur ces vitres que le givre de l'hiver a diaprées de fleurs brillantes; renouvelez l'huile et la mèche de la lampe qui veille devant la vierge de notre foyer, et attendons nos hôtes.

La pluie tombe par torrens ; le vent mugit dans les tourrelles du fort ; mais tous les conviés viendront, et aucune place ne sera vide à notre repas du soir, parce que nous n'attendons pas l'étranger oublieux ou indifférent, mais les nôtres, et que la veille de Noël est un jour consacré.

Malheureux celui qui est sans famille ! il comptera tristement les longues heures de cette soirée, tandis que nous, nous chanterons en chœur les noëls de nos pères, et nous redirons entre nous les naïves merveilles des temps passés, lorsque Bethléem vit naître un Dieu dans une grange abandonnée.

C'est ainsi que le vieux marin se préparait à célébrer la joyeuse veillée de Noël ; et il plaignait le sort de l'étranger, parce que, dans sa vie laborieuse, décem-

bre l'avait souvent surpris loin de ses foyers, loin de sa femme, de ses enfans, et sans autre abri que la cabane étroite de son vaisseau, sur des bords sauvages et inhospitaliers.

Cependant les parens étaient arrivés en foule et avaient pris place à un repas frugal; l'amande à l'écorce fine et cassante, la grasse olive, la figue au goût sucré, et les gâteaux pétris avec l'huile et l'anis couvraient la table. On y voyait aussi le poisson écarlate qu'on prend dans le creux des rochers, et dont la chair conserve le goût des plantes marines qui l'ont nourri; la dorade argentée, le muge aux mille couleurs, et enfin ce poisson que Pierre, le pêcheur d'hommes, avant de quitter sa barque et ses filets, prit un jour dans ses mains pour le présenter à son maître, et qui conserve encore

la trace du doigt de l'apôtre. Le muscat, cuit deux fois, circulait dans les coupes(1). Alors on commença à chanter. La jeune fille écoutait, étonnée de n'entendre pas parler des amours du pêcheur, ou des danses sur le rivage; le jeune homme attendait toujours l'image de la tempête, l'histoire du vaisseau brisé sur les rescifs, ou celle des filets remplis de cassettes mystérieuses; mais les chansons graves de ce jour ne disaient qu'un Dieu enfant et une vierge mère. Enfin une voix bruyante fit taire toutes les autres, et le grand-oncle entonna le vieux noël des bohémiens (2). Il chantait ainsi :

(1) La description de ce repas de la veille de Noël est exacte, on l'appelle *faire carène.* Cet usage subsiste toujours à Marseille.

(2) C'est la chanson qui commence ainsi :
Naoutré sian trés bouhémian
Qué disèn la bouéno fourtuno,

« Nous sommes trois bohémiens qui
» disons la bonne fortune. On croit par-
» tout que nous savons bien mieux dé-
» rober l'agneau nouveau-né des bergers
» ou les œufs de la ménagère, que de-
» viner le sort; cependant, donnez-nous
» une pièce de monnaie blanche ; livrez
» un moment votre main à nos regards,
» et vous verrez ce que nous prédirons.

» Et toi, bel enfant, qui réchauffes tes
» membres glacés au souffle de deux ani-
» maux, veux-tu que nous te disions le
» sort qui t'attend ? Douce Vierge qui
» craignez déjà que nous le dérobions
» à votre tendresse, n'ayez nulle inquié-
» tude. Quelquefois nous avons emporté,

Naoutré sian trés bouhémian
Qu'arrapan pértout mounté sian.

J'en ai paraphrasé quelques couplets, sans pouvoir en rendre la grâce ni la naïveté.

» sous nos vêtemens en lambeaux, le fils
» du pâtre ou celui du laboureur; quel-
» quefois même nous avons enlevé au
» trône des fils de roi; mais nous mour-
» rions plutôt que de toucher à un des
» langes de ce bel enfant.

» Oui, tu es le fils de Dieu, et tu es son
» égal; une vierge est ta mère, et parmi les
» hommes on chercherait en vain ton père.

» Ta naissance est un mystère de mi-
» séricorde et d'amour; tu prêcheras dans
» Jérusalem; ton disciple le plus cher re-
» niera ton nom; le mont Golgotha attend
» ta croix; tes pieds et tes mains vont
» grandir pour offrir plus de prise aux
» clous qui t'y suspendront, et déjà nous
» voyons l'éponge remplie de fiel qui
» apaisera ta soif.

» Bel enfant, tes larmes précieuses

» vont racheter le monde. Vierge di-» vine, tu verras toutes ces choses; et, » assise au pied de la croix, tu deman-» deras à ceux qui passeront sur le che-» min s'il y a des douleurs semblables » à tes douleurs.

» Et toi qui, caché dans un coin de » cette grange, sembles étranger à ces » mystères, donne-nous ta main à ton » tour, et laisse-nous voir dans ses signes » ce qui doit t'arriver.

» Époux d'une vierge, un Dieu t'appel-» lera son père; tu vis maintenant pau-» vre et obscur; mais ta place est brillante » dans les royaumes du ciel.

» Pour nous, nous sommes trois bohé-» miens qui disons la bonne fortune, et » on croit partout que nous savons mieux

» dérober l'agneau nouveau-né du berger,
» ou les œufs de la ménagère que deviner
» le sort. »

C'est ainsi qu'on célèbre la veillée de Noël dans l'humble demeure du marin, sur les bords de l'antique Marseille. Les chants succèdent aux chants, jusqu'à ce que l'horloge de la tour sonne minuit; alors la famille entière part pour la vieille église, ornée des *ex-voto* du pêcheur, et le prêtre célèbre les mystères divins au milieu des ombres de la nuit et au bruit des vagues agitées par les ouragans de l'hiver.



LE MALADE.

Tout meurt, tout passe, tout se flétrit, et les semences de la mort croissent et s'étendent sans cesse auprès des principes de vie et de reproduction dont est rempli l'univers. Les roses du printemps se fanent et se décolorent sur le front de la beauté, qui elle-même se courbe et s'éva-

nouit sous la main impitoyable du temps. Les yeux les plus brillans se ternissent, le front le plus blanc se ride et jaunit. On s'enivre un instant à la coupe de la vie, et avant que l'ivresse soit dissipée, l'ébène des plus noirs cheveux a fait place aux boucles rares et argentées qui couvrent la tête des vieillards. Souvent aussi la vie est pour l'homme comme un songe inachevé, qu'est venu interrompre un réveil subit; alors toutes les espérances s'éteignent, et l'on entre au tombeau sans autre avenir que celui qu'on a rêvé: semblable au guerrier qui tombe frappé du plomb mortel, le bras chargé du drapeau qu'il allait arborer sur les créneaux ennemis.



Que la mort frappe un homme vulgaire,

qu'elle atteigne celui dont le jour de demain doit ressembler au jour d'hier, c'est une inévitable et commune loi ; mais qu'elle renverse le Tasse avant que sa brillante imagination ait donné au monde la *Jérusalem*, Racine avant que *Phèdre*, *Athalie* soient crées, Milton, rêvant à peine son poëme immortel.... Non... non. Qu'on laisse au génie de longs jours; qu'il vive puisque l'univers doit hériter de ses travaux; et cependant à peine si Raphael eut quelques années pour animer la toile; Chatterton et Millevoie sont morts à leur aurore, et la tête du jeune André Chénier roula sur l'échafaud qu'il murmurait encore des vers.

Pourquoi en serait-il autrement? le

sort n'est-il pas aveugle? les noms sortent pêle-mêle de son urne, une indifférente nécessité les pousse, et la mort frappe également l'homme ignorant et stupide, comme elle glace des lèvres d'où auraient coulé des paroles qu'eût recueillies l'avenir.

Il était jeune et beau; mais la maigreur et la souffrance avaient altéré ses traits. Son œil brillait de tout le feu du génie, et lorsque, penché sur son lit de douleur, il relevait sa paupière brûlante et attachait sur un ami son regard étincelant de toute l'ardeur de la fièvre, il était impossible d'en soutenir l'éclat. Sa main se serrait souvent par un mouvement convulsif, et on lisait sur son front, tantôt pâle et uni, tantôt ridé et rougi par la douleur, toutes les an-

goisses de son âme et tous les tourmens de son esprit. Quelquefois il éloignait les couvertures dont le poids le fatiguait, et il considérait avec un rire amer son corps amaigri, ou bien il suivait de l'œil les battemens inégaux de son cœur. Quelquefois il repassait dans son esprit les premiers jours de sa vie, ses longues études, ce temps heureux où plein de santé, d'espérance et d'avenir, il se distinguait de ses compagnons et s'enivrait de leurs applaudissemens, les seuls, hélas! qui fussent jamais venus frapper ses oreilles; présages trop incertains de ceux que la mort allait lui ravir. Alors son cœur battait avec plus de violence; un sang plus rouge colorait ses joues, et il saisissait sa plume oisive depuis si long-temps; mais vains efforts: le dieu résistait à ses prières; son style languissant portait l'empreinte de ses douleurs!

Comment animer ses peintures et donner la vie à ses créations quand elle nous quitte et s'échappe?

Parfois aussi il avait des rêves enchanteurs : il se voyait plein de force et de santé; sa nef dorée abordait aux bords rians de la Grèce; les vierges des rives de la mer Égée lui confiaient leurs secrets d'amour; il s'enivrait de leurs sourires divins; il voyait le zéphire agiter doucement les tresses parfumées de leurs cheveux; ou bien, sous le ciel brûlant de l'Ibérie, il soulevait les basquines légères des filles du Guadalquivir; il errait dans les colysées de Rome, dans les galeries de Florence, sur les pelouses parfumées

de Naples, entouré de nymphes aux regards languissans, aux longues paupières noires. Tout d'un coup la terre devenait âpre et montagneuse sous ses pieds; le ciel bleu et transparent se chargeait d'orages et de brumes épaisses; alors, couvert d'un plaid raidi par le givre de la montagne, il parcourait les bruyères de l'Écosse, et, fils d'Odin ou d'Ossian, il courait auprès de Malvina ou des filles des Mac-Grégor ou des Campbell. Quand ces images décevantes le quittaient, il retombait dans un morne abattement. Si du moins des erreurs religieuses l'avaient soutenu; si en quittant cette terre de douleur son âme ardente eût retrouvé les fictions riantes de la fable, les houris célestes de Mahomet, l'hydromel et les banquets éternels des Bardes de la Scandinavie; mais, selon quelques-uns, les cantiques

sévères d'une Jérusalem inconnue, selon d'autres le néant et l'oubli.

L'oubli !..... lui, dont toutes les pensées, tous les désirs étaient de gloire et de souvenir ! lui, à qui la muse des nobles inspirations avait déjà révélé quelques-uns de ses secrets, et qui, dans ses longues méditations, avait entrevu déjà les images gracieuses et brillantes des vierges, des héros, des guerriers qu'il devait faire parler et agir dans ses ouvrages..... Autrefois elles venaient lui sourire, belles de jeunesse et de fraîcheur ; maintenant elles passaient devant lui hideuses, décolorées comme les sorcières de Macbeth, pâles et revêtues de formes indécises qui les faisaient ressembler à ces figures fantas-

tiques que l'imagination crée dans les ténèbres de la nuit, et qui s'évanouissent aux premières lueurs du matin.

Celle dont l'amour eût embelli sa vie veillait sans cesse à ses côtés, elle ne confiait à nulle autre le soin de relever sa tête pesante, d'essuyer la sueur de son front ou de lui présenter des breuvages adoucissans. Il la considérait avec une fureur jalouse; ces yeux si beaux quoique noyés de larmes, ces longs cheveux blonds, ce teint de lis et de rose excitaient en lui une rage impuissante. — Je vais mourir, lui disait-il, et vous, vous allez former de nouvelles amours; dès qu'une terre dévorante pèsera sur moi, vous serez dégagée de tous vos sermens, vous livrerez à un

autre et le charme de vos regards, et les baisers de votre bouche. Un autre sera votre bien-aimé et partagera votre lit..... Cet oubli qui va me poursuivre commencera par vous.... Vous, la première, vous secouerez mon souvenir comme on secoue la poussière d'un vêtement, parce que le malade sera mort et qu'il ne restera rien de lui. — Alors la jeune fille pleurait et il lui tendait ses bras décharnés, la couvrait de ses baisers de mort et retombait épuisé sur son lit.

Il maudissait la vie qu'il avait goûtée à peine; il maudissait la vaine science de ces hommes qui prétendent guérir et qui lui laissaient son mal. Il saisissait avidement tout ce qui lui offrait une lueur

d'espérance; il passait du scepticisme à la superstition, du doute à la crédulité. Il appelait auprès de lui la vieille femme qui agite des sorts, l'empirique et ses remèdes souverains, le prêtre et le cortége des huiles sacrées et des dernières prières. Il envoyait une offrande à tous les autels; il croyait à toutes les reliques. Sa raison s'était endormie, et une trompeuse espérance fascinait ses yeux.



Voilà comme il mourait; et des hommes médiocres, des hommes sans génie, sans avenir, des hommes forts dans la bonne fortune et qui tremblent sous la piqûre d'une épingle, se riaient de ses terreurs et appelaient son désespoir une faiblesse. — Eh! malheureux, qu'impor-

terait au monde si vous quittiez la vie..... Mais lui..... Étendus sur votre lit de mort, vos terreurs seraient de vous; les siennes sont de sa muse. Vous ne le comprenez pas...... Vous le voyez s'entourer de tous les liens qu'il espère pouvoir le rattacher au monde, et vous croyez qu'il a peur de mourir...... Non...... Son imagination est éteinte comme une lampe sur laquelle on vient de souffler; sa langue est glacée, son cœur sans pulsation; mais il ne regrette que ce que vous n'acquerrez jamais, la GLOIRE et l'IMMORTALITÉ.



MARTHE.

Viens, jeune fille, dit le matelot étranger, et tu seras heureuse toute la vie; regarde le navire aux grandes voiles et aux cordages luisans qui se tient au loin dans la mer, n'osant pas se fier aux écueils de ce rivage; c'est sur son bord que je suis né; mais dans la riche Angle-

terre, j'ai une vieille mère et une jeune sœur; tu seras leur compagne quand le matelot quittera la terre pour se confier aux vents et aux vagues irritées. Viens, car je t'aime; la couleur noire de tes cheveux et ton œil brillant sous ta longue paupière ont séduit mon cœur.

— Non, répondit Marthe; car j'ai un frère qui a été long-temps retenu dans les prisons de ton Angleterre, et il m'a conté tous les maux qu'il a soufferts.

— Ah! que nous importe ce qu'ont fait les rois et leurs ministres? parce qu'ils ont été cruels, refuserons-nous d'être heureux? Viens, et dis-moi devant quel autel tu veux recevoir ma foi? Veux-tu aller t'agenouiller dans l'abbaye antique de Saint-Victor? Aimes-tu mieux que le prêtre de Saint-Laurent revête pour nous sa longue robe blanche? ou

bien monterons-nous jusques à la chapelle élevée de la Vierge qui garde le marin ? Viens, je passerai autour de ton cou un collier fait du corail rouge qu'on pêche dans l'Inde ; je suspendrai à tes oreilles deux perles que j'ai trouvées moi-même dans un coquillage, et j'ornerai ton doigt d'un anneau d'or.

— Non, dit la jeune fille, parce que mon cou est hâlé par le soleil du midi ; parce que ma main a été rougie plus d'une fois par les piquans de l'oursin aux côtes jaunes comme l'orange, et qu'elle s'est durcie dans les eaux amères de la mer.

— Oh ! laisse là le hâle de ton cou, jeune fille ; et la rougeur de ta main, dit le matelot en pressant amoureusement sa taille légère, ne vois-tu pas que je préfère tes yeux vifs et brillans aux regards languissans des femmes de la Tamise ;

ton cou brun à leur sein d'albâtre, et ta main rougie par le travail à leurs doigts blancs et débiles.

Alors Marthe regarda le matelot. Il était jeune, et les boucles touffues de ses cheveux blonds tombaient sur son front blanc et jusque sur ses yeux bleus; elle rougit, et en rougissant elle souriait.

Ils furent s'unir devant le prêtre de l'antique abbaye de Saint-Victor; elle avait à son cou un collier de corail, deux perles égales à ses oreilles et un anneau d'or à son doigt. Elle entra dans une barque pour joindre le navire aux cordages brillans. Le matelot chantait gaiement un air de la vieille Angleterre, et Marthe murmurait des adieux à son pays, en tenant dans ses mains les boucles dorées des cheveux de son amant.

LE REPAS.

On avait campé au milieu d'un chemin large et qui était bordé des deux côtés par des bouleaux dépouillés de leur écorce, et des sapins d'une haute futaie. La terre était couverte d'une neige épaisse, et pour allumer les feux du bivouac on avait été forcé de l'enlever et d'en former çà et là

des monceaux. Les aigles brillaient encore sur les faisceaux d'armes; mais dans ce camp désolé, qui se retirait devant d'innombrables ennemis, et surtout devant un hiver dévorant, il n'y avait plus d'entier que l'honneur, le courage et la gaîté, qualités nationales des Français.

C'était l'heure où le soldat fatigué cherche le repos et prépare le repas du soir. Tout-à-fait à l'arrière-garde de l'armée s'élevait, sur trois lances, une tente formée par l'épais manteau blanc d'un cuirassier et le large manteau vert d'un dragon; le fer des lances brillait au-dessus, et les légères banderolles aux trois couleurs flottaient agitées par le souffle d'un vent glacé.

— Camarade, dit un des soldats qui étaient sous cette tente militaire, mes gâteaux sont prêts; et il recouvrit d'une

chabraque percée de plusieurs balles une selle de bataille, et posa, sur cette espèce de table, des gâteaux d'une farine grossière, pétrie avec de la neige fondue; son compagnon retira du feu allumé devant la tente un quartier de viande, et ils allaient commencer leur repas, lorsqu'un guerrier renommé se présente tout d'un coup au milieu d'eux.

L'or éclatait sur les vêtemens du commensal inattendu des deux soldats, son casque superbe était surmonté de plumes brillantes, le feu sortait de ses yeux, et ses favoris épais venaient se joindre à ses moustaches noires. On remarquait dans ses vêtemens une élégance recherchée que n'avaient pu détruire, ni les fatigues du combat, ni les neiges et le givre de l'hiver; on aurait dit que ce vaillant capitaine sortait d'un palais pour assister

à une revue, et qu'il avait revêtu son uniforme brillant pour attirer le regard des femmes. Cependant nul autre que lui ne courait si loin au-devant du danger et ne se présentait si souvent au fer et au feu de l'ennemi.

— Camarades, dit-il aux soldats, avec un accent familier et gai, mes quartiers sont éloignés, je viens vous demander une part de votre repas, mais j'entends que vous le preniez avec moi; et de la main il leur fit signe de s'asseoir à ses côtés. Alors les trois soldats s'assirent et commencèrent à manger.

Quoique l'un d'eux eût ceint la couronne royale, on pouvait l'appeler un soldat; car, s'il avait gagné à la pointe de son sabre les plus brillants éperons de l'armée, il semblait toujours se souvenir du point où il était parti, et il se présentait

à l'ennemi aussi témérairement que le dernier des cavaliers, et il courait au milieu du danger comme s'il avait encore à conquérir sa première épaulette.

— Camarades, reprit-il, après avoir goûté au repas, voilà de la viande bien dure.

— Sire, c'est un morceau de mon bel alezan.

— Comment, votre cheval de bataille?

— Oui, sire, le plus beau coursier du bataillon; celui de mon capitaine n'était ni aussi fier, ni aussi intrépide.

— Eh bien, malheureux !

— Sire, la lance d'un cosaque avait percé ses flancs généreux, et après avoir porté son maître dans vingt batailles, il le nourrit aujourd'hui.

Une larme roulait dans les yeux du soldat, tandis qu'il parlait ainsi. Au même

instant, on entendit un cri bien connu de l'armée dans ces temps de deuil et de désolation. C'était le *houra* des cosaques. Le guerrier couronné se leva subitement; il sauta avec légèreté sur son cheval, qui était à l'entrée de la tente, et, tirant un sabre dont la poignée était enrichie d'or et de pierreries, il se précipita seul et sans suite au-devant d'une nuée d'ennemis; les deux soldats le suivirent à pied, mais il les laissait bien loin derrière lui. C'était une chose étonnante que de voir un seul homme en affronter ainsi des milliers, et compter assez sur son courage et sur la bonne lame de son sabre pour les contenir tous.

Les cosaques s'arrêtèrent immobiles; ils ne pouvaient en croire leurs yeux; leur frayeur soudaine ne leur laissa que le temps de se courber devant cet homme

indomptable, et de fuir en tumulte pour raconter à leurs hordes sauvages le prodige qu'ils venaient de voir.

Alors on entendit le bruit de pas nombreux ; c'était le corps immortel des grenadiers de la garde qui s'avançait vers le reste de l'armée. Au centre était l'homme puissant dont le génie animait tout ; il marchait les yeux fixés sur le ciel orageux, comme s'il eût voulu en maudire l'inclémence qui lui arrachait la victoire et faisait tomber de ses mains le sceptre de l'Europe ; il était entouré d'une musique militaire, et les soldats s'étonnaient d'entendre ces airs républicains qui avaient vu leurs premiers triomphes, mais que le despotique empire avait proscrits. *Allons, enfans de la patrie*, disaient les cymbales et les hautbois : *Veillons au salut de l'empire*, répétaient

le fifre guerrier et le cor retentissant. Ils pensaient que leur chef désespérait de sa fortune, puisqu'il appelait à son secours les souvenirs de la république, et ils marchaient mornes et silencieux vers cette France qui était encore si loin !

Les soldats roulèrent leurs tentes et ils marchèrent devant la garde, quoique la nuit obscurcît les chemins et que les roulemens du tonnerre annonçassent un orage. Le guerrier brillant qui avait fait fuir les cosaques par un seul de ses regards, se fraya un passage jusques auprès du chef suprême de l'armée. Le dragon et le cuirassier qui avaient partagé leur repas avec un roi, furent reprendre leur rang; et plus tard ils ont raconté cette histoire, et beaucoup d'autres plus merveilleuses encore, qui sont arrivées à nos soldats et à nos capitaines.

L'ABBÉ DE SAINT-VICTOR.

Les murailles antiques de Saint-Victor renfermaient autrefois un grand nombre de religieux ; l'abbé qui les gouvernait, possesseur de revenus immenses, portait le titre de comte.

Le sang des princes coulait dans les veines des abbés de Saint-Victor, et ils

en soutenaient dignement la splendeur. Dans les cérémonies religieuses, ils portaient l'aumusse et le chaperon; nul n'osait leur disputer la prééminence, et quand les comtes de Provence partaient pour la chasse, ils étaient invités à y prendre part, et souvent ils chaussaient l'éperon et montaient un destrier fougueux, comme auraient pu faire de jeunes pages ou de brillans chevaliers.

Voici ce qui advint à l'un d'eux, pour avoir préféré le doux sourire d'une jeune fille aux mortifications du cloître et à l'exercice des devoirs d'un religieux austère.

Il était jeune, beau, sa noire chevelure sortait en boucles élégantes de son chaperon, et quoique, par son rang, il dût donner l'exemple de l'exactitude à la prière, souvent il laissait ses moines

chanter les matines, pour suivre le lièvre dans les plaines ou pour chasser la grive passagère sur les coteaux vineux; quelquefois aussi il s'armait d'une ligne longue et pliante, et il allait le long des rochers qui bordent l'abbaye surprendre le poisson imprudent; mais le jeune abbé chassait plus volontiers encore un autre gibier, gibier sans plumes ni écailles, disent les anciens fabliaux, et qui se laissait prendre quelquefois à ses douces paroles ou à ses riches présens.

Un matin, il parcourait les bords de la mer avant le lever du soleil, quand il vit une jeune fille qui raccommodait des filets, assise dans une barque. Elle avait les yeux bleus comme les vagues de la mer où se réfléchit l'azur du ciel, son teint était plus blanc que la nacre des coquillages, et ses cheveux blonds

ressemblaient au chanvre doré que les femmes filent dans les longues soirées de l'hiver.

— Jeune fille, lui dit l'abbé, comment te nommes-tu ?

—Magdelaine, reprit-elle, timidement.

— Qui es-tu, belle Magdelaine ?

— Je suis la fille de Jean, le pêcheur du jeune abbé de Saint-Victor, et je raccommode ses filets.

— Eh bien ! dit le comte, c'est moi qui suis l'abbé de Saint-Victor ; viens, suis-moi à l'abbaye. — Et comme il vit qu'elle hésitait, il ajouta : J'ai reçu des lignes et des filets de la ville industrieuse de Gênes ; tu les donneras à ton père de ma part.

La jeune fille obéit ; elle attacha sa barque au rivage ; elle suivit timidement son seigneur, et l'abbé gravissait les

rochers à pas inégaux, et il prêtait une oreille attentive aux pas légers de la jeune fille qui marchait derrière lui.

Ils arrivèrent ainsi à l'abbaye; ils entrèrent dans une vaste nef, attenant à l'église, mais qui, cependant, n'y communiquait pas. Au bout de la nef était une figure de saint Victor toute cuirassée; le saint avait la lance au poing et était monté sur son cheval de bataille. L'homme et le cheval étaient tellement couverts de fer, qu'on n'aurait pas su dire de quoi ils étaient faits.

Un côté de cette vaste salle était percé de longues meurtrières, qui laissaient entendre le mugissement des vagues, et à travers lesquelles on voyait passer, de temps en temps, la mouette qui se joue sur l'onde avant l'orage; l'autre côté était adossé à l'église, et on pouvait ouïr,

au moment même où l'abbé entra avec la jeune fille, le chant des moines rassemblés dans le chœur.

Quand ils furent entrés dans la nef et que la porte en eût été fermée, l'abbé se retourna vivement, et serrant de ses mains les mains de la jeune fille :

— Magdelaine, lui dit-il, je t'ai amenée ici pour que tu me donnes ton cœur; car je n'ai pour ton père ni lignes, ni filets, mais j'ai pour toi des bagues et des colliers précieux, et si tu veux m'écouter tu te souviendras toute ta vie d'avoir été aimée de l'abbé de Saint-Victor.

Alors la pauvre fille vit tout d'un coup le malheur qui la menaçait, et elle devint pâle et blanche comme les dalles de marbre qui pavaient la nef.

— Non, monseigneur, non, s'écria-t-elle,



laissez-moi être sage et ne me donnez ni bagues, ni colliers précieux.

Mais le jeune abbé ne l'écoutait pas; il la pressait au contraire dans ses bras, et il cherchait à l'asseoir sur un banc de pierre qui était au bout de la nef, vis-à-vis la statue de saint Victor.

— Oh! n'abusez pas de vos forces et de l'innocence d'une pauvre fille, disait Magdelaine en se débattant; écoutez plutôt le chant des moines, et que les prières qu'ils adressent au ciel vous rappellent à vos devoirs.

Le jeune comte n'entendait rien, ni le chant des moines, ni le bruit confus du vent qui venait siffler dans les meurtrières de la nef, et que Magdelaine invoquait dans son désespoir.

— Dieu vous maudira, disait la jeune fille; Vierge sainte, ayez pitié de moi.

Cependant elle jeta un regard sur la statue armée de saint Victor, et elle crut voir, à travers la visière de son casque, briller deux yeux étincelans de fureur.

— Grand saint Victor, s'écria-t-elle, sauvez une jeune fille de la honte et du déshonneur !

Alors elle crut voir, ou, pour mieux dire, elle vit le saint guerrier brandir sa lance, tirer vers lui la bride de son cheval et lui donner de l'éperon dans le flanc. Elle ferma les yeux pour ne pas mourir de cette vision, et elle entendit le bruit du galop d'un cheval sur le marbre du pavé; elle sentit tout d'un coup que les bras du jeune abbé ne serraient plus sa taille légère; et lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se trouva assise dans sa barque, et près des filets de son vieux père, Jean le pêcheur.

Elle voulut croire un moment qu'elle venait d'être effrayée par un rêve pénible; mais elle entendit un glas funèbre, et elle apprit, en quittant sa barque pour rejoindre ses compagnes, qu'on préparait les funérailles du comte-abbé. Il avait été trouvé mort dans la grande nef; elle y courut, suivie de tous les vassaux de l'abbaye. La place où l'on voyait la statue du saint était vide, et l'on apercevait, sur le marbre du pavé, la trace des fers du cheval, qui étaient empreints dans toute la longueur de la salle.

Depuis ce temps, les jeunes filles n'osent plus se confier aux douces paroles des abbés de Saint-Victor, parce qu'elles ont appris l'aventure de Magdelaine, et que la statue armée qui la défendit a disparu, sans qu'on ait jamais pu la retrouver.

LES FEUX DE SAINT ANTOINE.[1]

— Allons, enfans, du courage; la nuit est noire, pas une étoile ne brille dans le ciel; la pluie tombe par torrens, et le

(1) C'est ainsi que les matelots de Marseille appellent les *feux de saint Elme*; quand ils s'attachent aux mâts sous la forme de deux flammes distinctes, l'équipage se croit sauvé; quand on n'en aperçoit qu'un, il s'estime perdu.

vaisseau saute sur les vagues agitées comme une jeune fille qui danse au bal de ses fiançailles; mais carguez les voiles, que le pilote suive de l'œil le sillage blanchâtre du vaisseau, et si saint Antoine de Padoue envoie ses feux se jouer autour de nos mâts, nous reverrons encore les rivages de Marseille et les trois bouées qui annoncent son port, et que, jeunes, nous mettions tant d'orgueil à atteindre à la nage.

— Voilà, voilà le vent qui mugit dans les cordages; voyez-vous, du côté du nord, ce point lumineux? Il part du ciel comme un messager d'espérance et de salut; la flamme bleuâtre monte, descend et serpente autour du mât. Du courage, enfans, elle n'est point seule; une autre flamme la suit, semblables à ces étoiles qui se lèvent deux à deux et qui disparaissent ensemble.

— Le grand saint Antoine nous envoie ses feux protecteurs : nous sommes sauvés !

Maintenant, que la vague vienne mugir sur les flancs du navire, que le mât crie et se rompe, que la voile livre aux vents ses lambeaux déchirés; quand même le craquement de la sentine annoncerait que l'onde furieuse va monter jusque sur le pont, les feux de saint Antoine ont paru, nous sommes sauvés.



L'ORIGINE DES PERLES.

Lorsque les pêcheurs sont montés sur leurs barques légères, et qu'ils ont quitté leurs jeunes femmes et leurs lits moelleux, pour jeter leurs filets, avant que l'étoile matineuse de la Vierge ne se lève; alors, disons-nous, les femmes, les jeunes filles se rassemblent autour du foyer domestique,

et, tout en filant leur lin, elles se racontent les événemens des temps passés; elles redisent l'histoire de ce saint qui se faisait suivre par les poissons, qu'il amenait ainsi jusque sur le sable, où les petits enfans les prenaient avec la main; les aventures du pêcheur à la ligne d'argent, et celles de la jeune femme qui jetait, trois fois par jour, des filets d'or et qui les ramenait toujours pleins.

Une de ces femmes de pêcheurs racontait l'histoire suivante :

Il y avait une fois (ceci n'est point un conte); il y avait une fois un roi qui gouvernait un vaste royaume sur les bords de la mer; il s'appelait Zorès, et le génie des eaux, qui le protégeait lui avait donné un arc d'or qui était fée.

Quand le roi Zorès avait une guerre

avec un de ses voisins, il rassemblait son armée nombreuse, ses brillans cavaliers, ses fantassins bien armés; mais, avant de commencer le combat, il se présentait aux ennemis et il tirait une flèche de son arc d'or; alors une terreur subite s'emparait d'eux; ils fuyaient en désordre, et les troupes de Zorès n'avaient que la peine de tomber sur des guerriers tremblans. De cette manière, il devint le plus puissant et le plus riche de tous les rois, parce qu'il imposait aux vaincus des tributs onéreux.

Cependant il ne rendait pas ses peuples heureux; il était fier, emporté, et il voulait qu'on obéît à ses moindres caprices.

Il avait une fille qui était plus belle que ne le sont les plus belles filles des hommes; car le génie des eaux l'avait

dotée des plus précieux dons. Elle avait les lèvres rouges comme le corail, et la peau plus blanche que l'écume des flots lorsqu'ils sont doucement agités par le vent du matin; ses cheveux étaient plus noirs que le fond de la mer, et les prunelles de ses yeux plus brillantes que les étoiles du ciel.

On disait qu'elle n'était point fille de Zorès; mais qu'on l'avait vue sortir enfant des rivages de la mer, pour venir se placer dans le berceau de la propre fille du roi.

Quand elle fut en âge d'être mariée, Zorès lui fit épouser le fils d'un roi son tributaire, qu'il avait vaincu avec son arc enchanté; et une nuit, que le jeune époux était couché auprès de sa nouvelle épouse : — Médora, lui dit-il, le roi, votre père, a un arc magnifique avec

lequel il met en fuite ses ennemis; je voudrais bien savoir de quoi il est fait?

— Il est d'or pur, répondit la naïve princesse.

— Non, non, reprit son époux; il est fait du bois de quelque arbre précieux, et recouvert de feuilles légères d'or.

— Pour cela, je vous assure que non, dit Médora, et, puisque vous doutez de mes paroles, demain je vous ferai voir cet arc merveilleux. — En effet, dès que le matin fut venu, elle le conduisit dans le trésor de son père et lui fit voir l'arc enchanté.

Le prince l'examina long-temps, et, dans un moment où la princesse tournait les yeux d'un autre côté il tira, de dessous sa longue robe un arc tout pareil, et le substitua adroitement à celui de Zorès, dont il s'empara. Alors il dit à

Médora : Vous m'avez convaincu ; oui, cet arc est de l'or le plus pur, et jamais on n'en vit un semblable.

Cependant, le jeune prince quitta le palais la nuit suivante, et il fut vers son père, emportant son trésor.

— Mon père, lui dit-il, vous pouvez maintenant ne plus payer de tributs à Zorès; mais au contraire exiger de lui des sommes plus fortes que toutes celles qu'il a tirées de vous; vous pouvez exiger qu'il vous rende hommage, et que les princes de sa famille forment votre garde; car voici l'arc enchanté dont le génie des eaux lui a fait présent, et avec lequel il mettait en fuite tous ses ennemis.

A cette nouvelle, le roi outragé se leva de son trône, et il fit assembler tous ses capitaines, tous ses officiers, tous ses soldats pour marcher contre Zorès.

Quand celui-ci vit son ennemi s'approcher, il se fit suivre à la hâte par son armée, et, l'arc d'or à la main, il lança une flèche; le trait impuissant tomba au milieu de ses ennemis sans blesser personne, ni sans inspirer aucune crainte.

Zorès était étonné; mais quand il vit un arc pareil au sien dans les mains de son tributaire, et qu'il entendit siffler la flèche qui en était partie, une terreur soudaine s'empara de lui, et cédant à l'enchantement qui si souvent lui avait donné la victoire, il s'enfuit avec son armée, qui périt presque toute entière.

L'ennemi se vengea cruellement de ses défaites passées; car il entra dans son royaume, s'empara de sa capitale et le chassa du palais de ses pères.

Pâle, défait, et ses habits royaux

souillés de sang et de fange, il suivait tristement les bords de la mer, accompagné de sa fille, la malheureuse Médora.

— Ma fille, lui dit-il, mon arc, si terrible autrefois, est aujourd'hui sans vertu; il faut que le génie des eaux nous ait retiré sa protection, ou encore, qu'il ait été vaincu par un génie plus puissant, qu'il ait été précipité et enchaîné dans de noirs abîmes, puisque ses talismans sont sans force et sans pouvoir.

— Non, mon père, lui dit Médora, c'est moi seule qui suis coupable, c'est moi seule qui ai fait tout le mal.

Alors elle raconta ce qui s'était passé entre elle et son époux infidèle et l'échange de l'arc, qu'elle avait facilement deviné depuis la fuite du jeune prince.

A ce récit, le roi Zorès entra dans une fureur épouvantable, et il prit sa fille

par ses longs cheveux noirs, en jurant qu'il allait la punir de cette trahison.

— Non, mon père, je ne vous ai point trahi, disait la jeune femme, dont les pleurs inondaient les joues blanches ; j'ai été abusée par un époux sans foi, qui s'est servi de la fille pour perdre le père.

L'ambition est souvent plus forte dans les cœurs que la nature, et la douleur d'avoir perdu sa couronne aveuglait Zorès.

—Si tu n'es pas coupable, fille perfide, le génie des eaux viendra te sauver de mon cimeterre ; et cependant il balançait le fer impie sur la tête de Médora.

— Le génie des eaux ne me sauvera pas, mon père, il est peut-être bien loin d'ici, dans les mers glacées du nord, où il habite un de ses palais de nacre et de corail.

Dans ce moment la surface des eaux bouillonna et se couvrit d'une légère écume; Médora y jeta un regard d'espérance; mais c'étaient deux poissons couverts d'écailles brillantes qui se jouaient dans les ondes.

— Tu le vois, fille dénaturée, le silence du génie des eaux me prouve ton crime, et tu vas en recevoir la punition.

— Mon père, disait Médora, pâle de terreur, vous aurez regret à cette action criminelle, et, quand mon sang coulera, peut-être que vous maudirez votre cruauté fatale.

Alors, voyant l'expression terrible de la figure de Zorès, elle ajoutait :

— Je sens que mon sort est décidé et que je vais mêler mon dernier cri au mugissement de ces vagues qui viennent mourir à nos pieds; mais écoutez ma

dernière parole : si mon sang coule rouge, comme celui du criminel qui teint la hache du bourreau, votre fille est coupable; autrement.......

Le cimeterre de Zorès ne lui permit pas d'achever, sa tête alla rouler dans les ondes, et son corps fut entraîné par la vague qui s'avançait en murmurant; mais, ô prodige! une liqueur blanche coulait du corps et de la tête de la malheureuse Médora et formait des gouttes brillantes que les esprits des eaux, que les fées de la mer recueillirent et furent cacher dans les coquillages, pour que le sable fangeux ou le limon impur n'en ternît pas la pureté.

Quand les pêcheurs trouvent ces gouttes précieuses dans la nacre des coquillages, ils en font des colliers dont les femmes se parent; mais, au bout de quelque temps, l'éclat qui anime ces perles précieuses

de la jeunesse colorait son visage, et qu'aucune ride ne sillonnait son front, il avait juré d'aimer toujours.

Son doigt portait l'anneau du serment, et cependant, au milieu des bayadères de l'Inde, il se laissait enflammer par leurs danses voluptueuses et leurs grands yeux noirs.

Une nuit il dormait auprès d'une des plus jolies filles de Brama, lorsque des doigts glacés passèrent sur son front et le réveillèrent. Il vit alors une femme d'une figure pâle, mais belle; elle n'était vêtue, ni de mousselines brochées d'or, ni de cachemires soyeux, mais d'une bure grossière, dont la couleur foncée faisait ressortir la pâleur de ses traits et la blancheur matte de son cou.

— Capitaine, rends-moi mon anneau, je te le donnai quand ton cœur était à

moi, lorsque tu juras de n'aimer que Marie; maintenant, que tu dors dans les bras des filles cuivrées de l'Inde, rends-moi mon anneau, capitaine.

Il se réveilla tout-à-fait; il frotta ses yeux et son front glacé d'un froid inaccoutumé.

— Marie, dit-il, te voilà?

— Oui, reprit avec mélancolie la figure blanche.

— Eh bien, Marie, je vais renvoyer cette bayadère, qui ne sait que former des pas cadencés, que prendre des attitudes voluptueuses, avec un schall nuancé de mille couleurs, et tu viendras dormir à côté de moi.

— Rends-moi mon anneau, capitaine, j'ai un autre époux sur les rives verdoyantes de Marseille, et il faut que cet anneau d'or orne sa main.

— Non, cet anneau est mon bien, dit le capitaine, et tu ne l'auras pas, à moins que tu ne veuilles me serrer dans tes bras et dormir sur mon sein.

Il réveilla la bayadère, et cette esclave partit. Marie entra dans le lit; elle serra le parjure dans ses bras glacés, et un froid mortel se glissa dans les veines du capitaine.

— O Marie! dit-il, d'où vient que je frissonne ainsi? Tantôt une sueur brûlante couvrait mon corps, et maintenant, au milieu de la nuit enflammée de l'Inde, le froid me glace et me tue.

Cependant, les bras de Marie étaient passés autour de son cou, et elle dormait sur son sein; mais lui considérait avec effroi cette fille de glace; il regardait ces paupières fermées, à travers lesquelles

on voyait l'azur immobile de deux prunelles; cette bouche entr'ouverte, d'où nul souffle ne s'échappait; il grelottait comme un malheureux qu'une nuit d'hiver a surpris dans une forêt du nord, ou encore, comme le pêcheur qui, malgré le froid de décembre, se met à la nage pour retirer ses filets.

La nuit entière s'écoula ainsi, et lorsque le crépuscule vint éclairer sa demeure, il commença à respirer de nouveau; le froid quitta peu à peu ses membres; mais la fille de Phocée s'était évanouie comme une ombre légère, et il ne retrouva plus à son doigt l'anneau de Marie.

Cependant, le capitaine n'avait plus de sourires pour les bayadères, et leurs danses voluptueuses fatiguaient ses yeux. Il quitta les rivages brillans de l'Inde, il vint aborder sur les plages de Mar-

seille. — Marie était morte; et les jeunes filles qui l'avaient ensevelie avaient remarqué qu'elle portait au doigt l'anneau du capitaine.



LE VIEUX THOMAS.

La belle Julienne vivait seule et retirée; elle cachait sa beauté à tous les yeux, comme font les femmes des marins lorsque leurs époux sont éloignés d'elles : mais un jour, comme elle était à filer son lin dans une des chambres les plus reculées de sa maison, arrive une vieille femme

toute ridée et toute courbée sur un bâton, qui lui dit :

— Julienne, j'ai remarqué que vous êtes la plus belle des femmes de Saint-Jean ; quand vous allez à l'église, tous les jeunes gens vous regardent, toutes les femmes vous envient ; et si le vieux prieur ne monte pas dans la chaire de Saint-Laurent, et qu'un jeune vicaire le remplace, alors le prédicateur tourne toujours les yeux de votre côté, et il oublie même de regarder la vierge d'argent qui est vis-à-vis lui.

Or, comme cette maudite vieille vit que ces louanges faisaient rougir Julienne de plaisir, elle continua :

— C'est une chose fâcheuse qu'une si jeune et si belle femme soit mariée au vieux Thomas, qui a donné assez de chagrin aux jolies filles du temps passé,

pour ne pas tourmenter encore celles d'aujourd'hui.

— Comment ? dit Julienne.

— Oui, reprit la vieille ; mais je ne veux pas dire du mal de Thomas, parce qu'enfans nous avons joué ensemble aux petits cailloux, qu'à quinze ans nous avons bien ri tous les deux, quand on nous cherchait la nuit entière, et qu'on nous trouvait le matin cachés sous les cordages et les voiles de la même barque ; enfin, Thomas est mon compère.

Quand la vieille vit que le dépit remplissait le cœur de la femme du marin, elle continua.

— Il y a ici un jeune homme qui n'a que vingt ans ; il est beau. Son père, en mourant, lui a laissé de grands biens, et s'il voulait, il pourrait envoyer, dans les Indes ou en Amérique, vingt vaisseaux

plus grands et mieux chargés que celui du vieux Thomas.

Dans ce moment, le lin de Julienne vint à casser, et elle se baissa pour ramasser son fuseau, ou bien encore, pour cacher la rougeur qui colorait ses joues.

— Ce jeune homme vous adore, continua la vieille, et il croit, comme moi, que le vieux Thomas est mort.

Alors Julienne regarda la vieille femme, et elle vit dans ses yeux qu'elle mentait, que le vieux Thomas était plein de vie et de santé; mais elle ne découvrit pas sa pensée, et elle ne dit rien que ces mots :

— Si le vieux Thomas est mort, il faut que je quitte mes robes blanches, que j'achète des rubans noirs, et laisse là ma croix d'or.

— Sans doute, ma fille, et il faut aussi que vous voyiez ce jeune homme qui vous aime tant, et qui mourra si vous êtes toujours indifférente à son amour.

La vieille sortit, et elle dit au jeune homme qu'il pouvait se présenter. Julienne permit à cet ami nouveau de vanter ses beaux yeux, sa bouche de rose, ses dents d'ivoire et sa taille élancée; elle comparait en elle-même la jeunesse et la beauté de son amant, avec les rides et les cheveux blancs du vieux Thomas, et elle se laissa persuader qu'il était mort. Le jeune homme le lui dit si souvent, il avait un parler d'amour si doux et si persuasif, qu'elle oublia son vieux mari dans des caresses adultères; et elle allait disant à ses voisines et à ses amies, que le vieux Thomas était mort, et qu'il avait fait le voyage dont on ne revient plus.

Depuis qu'on n'avait pas de nouvelles du vieux Thomas, il y avait eu plus de tempêtes et plus d'ouragans qu'il n'en fallait pour détruire tous les vaisseaux de Marseille l'un après l'autre; mais cependant, une nuit, comme la lune brillait sans nuage dans un ciel d'azur, et que nul souffle n'agitait les pavillons et les flammes des navires, Julienne entendit les pas d'un homme qui s'arrêtait devant la porte de sa maison; bientôt un coup de marteau violent vint frapper son oreille; un frisson involontaire parcourut tout son corps, et elle essaya de réveiller son amant.

— Écoute, mon ami, écoute; je viens d'entendre frapper comme frappait autrefois le vieux Thomas: c'est peut-être son âme qui vient me demander des prières; mais si c'était lui!

Julienne, Julienne! cria une voix bien connue de l'infidèle. — Et, en même temps, on entendit une autre voix cassée par la vieillesse, qui répondit au vieux Thomas :

— Julienne n'est plus à vous, mon compère; vous êtes mort il y a six mois; votre vaisseau a été fracassé par la tempête, et Julienne a pris un jeune amant pour se consoler de la perte d'un vieux mari. — La voix cassée accompagnait ces paroles d'éclats de rire discordans, comme aurait pu faire une de ces fées malfaisantes, qui se réjouissent du mal qu'elles ont fait aux hommes.

Cependant Thomas, las de frapper, saisit la porte de ses mains vigoureuses; il l'arrache de ses gonds, et il marche droit à la chambre de Julienne. Elle était

immobile et glacée; elle regardait et ne voyait rien : ni son jeune amant, qui dormait à côté d'elle; ni son vieux mari, dont les yeux terribles ne respiraient que la vengeance.

Il sortit un poignard malais de sa ceinture, et elle tendit la gorge à cet époux trompé; mais lui, levant le bras, fit passer d'abord le jeune homme endormi du sommeil à la mort; après, il appuyait déjà la pointe fatale sur la peau blanche de Julienne, lorsqu'il pensa, comme un homme vieux et expérimenté qu'il était, que cette femme étant belle, pouvait servir à rendre d'autres hommes aussi malheureux que lui; alors il s'enfuit, laissant Julienne couverte du sang de son rival. Il regagna son vaisseau et il mit en mer, en maudissant les vieilles femmes qui se vengent d'avoir été trompées dans

leur jeunesse, et en déplorant sa propre folie, qui lui avait fait, en cheveux blancs, rechercher les caresses et les perfidies d'une bouche de rose.



LA MAITRESSE NOYÉE.

— O pêcheur à la ligne pliante ! pourrais-tu pas ramener ma maîtresse ?

O mon Dieu !

Pourrais-tu pas ramener ma maîtresse ?

— Si tu me la rends vivante, je te donnerai quatre cents lires, beau pêcheur.

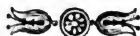
O mon Dieu !

Je te donnerai quatre cents lires.

— Si tu la rends morte à mon amour, je te donnerai tout l'or dont elle est parée.

O mon Dieu !

Je te donnerai tout l'or dont elle est parée.



LA CONDAMNATION.

Il était minuit, et rien n'avait ralenti la curiosité publique, ni l'heure du repos, ni la chaleur étouffante du lieu; des femmes élégantes, des hommes revêtus des premières dignités de l'état ou habitués à toutes les délices de la vie, attendaient avec impatience l'arrêt fatal qui

devait terminer leur anxiété douloureuse, on calculait la durée de la délibération des juges; on voulait revoir une tête qui devait tomber sous le fer du bourreau. Enfin une porte s'ouvrit à deux battans, les juges s'assirent silencieusement dans leurs stalles, et la voix sonore d'un huissier annonça l'arrivée de l'accusé.

Sa présence n'avait rien de nouveau pour l'assemblée; déjà dans le cours du procès, on l'avait vu sur le banc des coupables; déjà, on avait entendu le son de sa voix, on avait étudié ses gestes, son regard, ses émotions; mais, dans ce moment solennel, il sembla qu'on le voyait pour la première fois.

Ses vêtemens de deuil annonçaient le trouble de son âme, ou peut-être le regret de n'avoir pas accompli son audacieuse entreprise; ses cheveux noirs cachaient

son front soucieux; son regard était ferme, et, dans le sourire dédaigneux de sa bouche, on voyait le mépris des hommes qui l'allaient juger, et le peu de cas qu'il faisait des lois qu'on allait invoquer contre lui. Il était jeune, sa stature était haute, sa lèvre supérieure recouverte d'une moustache épaisse; sur sa large poitrine brillait une croix étoilée; ses regards erraient sur une assemblée qui ne voyait que lui.

— Qui cherchait-il donc dans la foule? Des amis, des compagnons qui le délivrassent des liens qui le retenaient, des complices épargnés par sa bouche qui vinssent briser ses fers et donner à ses mains captives une arme, une épée? — Je ne sais; mais tout se tut, et le vieillard qui occupait la stalle du milieu lut, d'une voix tremblante, son arrêt de mort.

Pas un murmure ne s'éleva, pas un souffle ne se fit entendre; un silence effrayant laissait parvenir à toutes les oreilles le bruit monotone de l'horloge, qui marquait ces heures que l'on venait de compter au condamné. La foule s'écoula rapidement, et l'infortuné fut reconduit dans sa prison.

C'était un monument antique bâti sous les anciens rois de France, pour servir à des châtimens obscurs, à des tortures qu'on eût craint de montrer au grand jour. Chaque siècle avait été fidèle à lui conserver son horrible destination; la douleur et les gémissemens étaient comme un apanage féodal inhérent à ses murailles....... Ses murailles....... Elles avaient été baignées du sang de tous les partis; elles avaient vu toutes les infortunes, depuis la plainte du serf méprisé,

jusques aux douleurs du comte ou du baron; elles avaient vu les crimes des Guises et des Tavannes, et plus récemment encore, dans un moment d'agitation et de terreur, au milieu des fureurs de septembre, le sang français avait recouvert leur salpêtre centenaire. Aujourd'hui, que le glaive de la loi tombe moins souvent, cette prison était vide et sa solitude ajoutait à son horreur. La justice y avait l'air d'une vengeance, mais non pas d'une vengeance récente; tout y faisait songer à des crimes passés, à des crimes écrits sur les murs, tracés sur les pavés en traits de sang, et qui avaient échappé à l'indignation des contemporains et peut-être au burin de l'histoire. Un geôlier conduisit le jeune homme dans une salle élevée et referma sur lui une porte épaisse.

— Malheureux ! j'ai vingt ans et j'ai vécu ; la hache du bourreau attend ma tête, qu'ont épargnée le fer et le plomb des combats. Je vais traîner sur un échafaud déshonorant cette croix. » Et sa main saisissait, sur sa poitrine, le gage de sa valeur ; il en froissait le ruban éclatant, et les pointes de l'étoile d'or entraient dans sa peau brûlante..... Et ces hommes qui ont entendu sans s'émouvoir ma condamnation !..... O Dieu ! pour qui ai-je affronté la mort ? Demain, ils inonderont les quais, les places, de leurs flots tumultueux, ils iront voir mourir celui qui voulait leur donner plus que la vie.

Son front était brûlant, ses yeux égarés, et ses mains tremblantes comprimaient un cœur qui n'avait plus que quelques heures à battre.

Cependant, la lampe qui éclairait sa prison s'affaiblissait par degrés, et les premières lueurs du crépuscule se glissaient entre les barreaux de sa fenêtre.

L'étage inférieur était occupé par le geôlier, et sa fille avait égayé sa demeure en la garnissant d'arbustes et de fleurs; le rosier épineux, le basilic odorant, arrosés par ses mains, montaient en serpentant jusques à la fenêtre du jeune homme, et entouraient les barreaux de leurs branches gracieuses et flexibles : ainsi la rose s'épanouissait au milieu des fers, et ses feuilles printanières couvraient les murs d'une prison.

— Non, dit-il, tu ne vivras pas plus que moi; et, furieux, il arrache la fleur toute humide de la rosée du matin, et en disperse les feuilles déchirées sur le pavé de la prison.

— Homme faible et sans courage, qui ne sait pas braver la mort, qui, peut-être, accepterait encore la vie avec la honte et l'esclavage.... Non..., non.... ; et la rougeur du dépit remplaça sur son front celle de l'agitation et du désespoir. Il s'avança alors près des barreaux rouillés, pour réparer le mal qu'il avait fait à l'arbuste, et pour replacer sur leurs appuis les branches pendantes. Ses regards tombèrent sur le préau qui entourait sa prison, et, à la clarté encore incertaine du jour, il vit une fille vêtue de blanc, entourant de ses bras un jeune homme; il entendit les paroles de l'amour, le bruit des baisers et le rire du bonheur. Une terreur subite le glaça. Ce tableau d'un bonheur facile et doux, en lui rappelant des jouissances passées, reporta, par un effet

bizarre, son imagination sur le supplice qui l'attendait; il assista, en idée, à la dernière scène de sa vie. Le bruit des baisers des amans et de leurs paroles d'amour, se mêla pour lui au sifflement affreux du couteau fatal dans les rainures de l'instrument de mort, au bruit de sa tête roulant dans le baquet ignominieux; il crut entendre sa bouche mourante prononcer des mots inarticulés, et se contracter par le rire affreux de la mort.

Ce moment d'angoisse et d'agonie fut court. Ce jeune homme n'était pas un coupable ordinaire; son cœur noble et généreux était pur, ses mains n'étaient point criminelles. Peut-être il regrettait une mère désolée, une amante au désespoir, le calme des prés, la fraîcheur des fontaines, les doux tressaillemens de l'amour, les purs épanchemens de l'amitié;

mais il savait qu'il laissait un nom exempt de tache et d'opprobre; il savait que des cœurs généreux, des âmes ardentes se voileraient la tête et lui donneraient des pleurs : il sortit donc de son accablement, et promenant un regard paisible sur sa prison :

— Oui, mourons! Adieu, tout ce que j'aimais; adieu, patrie, j'ai vécu digne de toi, je mourrai comme j'ai vécu : j'aurais souri tombant dans les champs de l'honneur, je sourirai sous les coups du bourreau. La terre de mon pays est une terre généreuse; elle se fertilise en buvant le sang de ses enfans. Alors, arrachant l'étoile qui brillait sur sa poitrine, il l'avala.

Cependant le soleil avait fait le tiers de son cours; il s'approche de nouveau de la fenêtre, il regarde dans le préau.

La jeune fille et son amant avaient disparu; mais il vit un char grossier, composé de planches mal unies et d'une couleur rougeâtre. La porte de sa prison s'ouvrit; il descendit l'escalier tortueux, et s'élançant sur le char attelé, il prit le chemin du supplice avec la gaîté grave et le calme imposant de ces Romains, qui montaient au Capitole après une victoire.



LA FIANCÉE DU KYNAST (1).

D'ou vient que le pont-levis s'abaisse et que la porte pesante du château crie sur ses gonds rouillés ? Ce sont les vassaux de la jeune comtesse Amélia qui

(1) Le Kynast était un château situé au côté nord des montagnes Géants, entre la Silésie et la Moravie; l'abîme qui entoure ses murailles crénelées est si

viennent la prier de prendre un époux. Ils se sont rassemblés des points les plus éloignés du comté. Son choix est libre; mais il faut un chef à des sujets.

Le vieux comte est mort; la patrie a des injures à venger : les vassaux veulent un chef qui les guide aux combats. Mille chevaliers sont sur les rangs; la gloire et l'amour les enflamment; mais c'est en vain : Amélia veut rester vierge. Enveloppée dans ses longs vêtemens de deuil, elle reçoit ses vassaux; et ayant appris leur désir, elle leur dit : Je veux bien vous satisfaire, mais il me faut un gage

épouvantable, c'est un précipice si profond et si dangereux, que ce lieu d'effroi et de mort est appelé Enfer.

Le Kynast a été bâti par un duc de Bolka; il a été ensuite la propriété du comte de Schaffgotsch. En 1675, il fut détruit par un incendie. C'est aujourd'hui une des plus belles ruines des environs de Hirschberg.

(*Voir l'Avant-propos.*)

de l'amour et de la bravoure de mon époux ; qui osera me le refuser ?.... Celui qui me le donnera aura mon cœur et ma main. — Les chevaliers s'écrièrent : Parlez.

— Vous le savez tous : un jour mon père, sur le bord de nos murailles, regardait le fond de l'abîme ; il chancelle, tombe et périt misérablement dans le gouffre. Que celui qui désire ma main parcoure, à cheval, les étroites murailles du Kynast ; et qu'il prouve, par cette action hardie, qu'il peut impunément défier ces rochers ; car je ne veux point un second deuil. Je le jure ; nul autre n'entrera dans mon lit nuptial.

La jeune comtesse se tut, fière de son stratagème, et les chevaliers se retirèrent.

Plus d'un guerrier monta sur les remparts du Kynast, plus d'un chevalier mesura de l'œil le précipice, et ce que la

comtesse avait prévu arriva : aucun n'osa tenter cette promenade hasardeuse, le château fut silencieux et désert. Amélia put garder la mémoire de son père, sans qu'aucune fête vînt se mêler à son deuil.

Enfin un jeune homme se présente. On ne voit plus aujourd'hui de si grand courage, ni de si parfait amour. Ce jeune homme était déjà un chevalier fameux; il s'appelait le comte Albert. Il demande à fournir cette carrière périlleuse; il veut mourir ou posséder Amélia. La comtesse, épouvantée, et qui avait cru qu'aucun de ses amans ne serait assez téméraire pour s'exposer à une mort certaine, envoie ses serviteurs au jeune Albert; elle veut le détourner de son dessein funeste, elle refuse son consentement; mais le chevalier lui rappelle ses promesses : elle l'a juré; et lui, veut mourir ou être son époux.

Alors elle se fait amener le jeune comte; les yeux pleins de larmes, elle lui parle ainsi: — Vous allez me livrer à un désespoir éternel; écoutez mes prières: je ne vous aime pas; mais qui ne serait touché de votre jeunesse et de votre courage? Croyez-moi, cette valeur n'est pas de la vertu, c'est une hardiesse insensée, c'est une tentation funeste. Ah! je n'ai jamais prétendu me faire un jeu frivole de la vie des hommes; je voulais être libre, c'était mon seul but. Je pensais que personne ne tenterait cette course homicide. Malheureux! si je te suis chère, laisse là ton dessein, tu n'embrasseras que la mort; nous perdrons tous deux à ce marché fatal: aie pitié de toi, aie pitié de moi infortunée. — Elle s'était jetée à ses pieds, elle le conjurait au nom du ciel et de la terre. Albert resta ferme et iné-

branlable. — Tu ne saurais être cause de ma mort, lui dit-il; la faute en est à l'amour: advienne ce que pourra, peu importe.

Il s'avance sur son palefroi; ses écuyers l'entourent tristement : des pleurs coulent de tous les yeux. Un prêtre le bénit. On pare de ses habits de noce la fiancée fatale; Albert la rassure et l'encourage. L'air retentit trois fois du bruit des trompettes, signal d'amour ou de mort; le comte s'élance sur le bord des rochers, le coursier monte avec hardiesse sur le mur étroit, et la main du cavalier jette encore des baisers; ni étourdissement, ni frayeur ne s'empare de lui. Le cheval marche avec précaution; il sait qu'il porte un jeune homme brave. Mais, ô malheur !.... une pierre se détache et roule, le coursier se précipite, et les rochers retentissent de la chute du chevalier.

La comtesse tombe privée de sentiment; une fièvre ardente la saisit et la dévore.

A peine les forces d'Amélia sont-elles revenues, que trois frères se présentent à elle; ils veulent faire le tour du Kynast ou mourir; c'est leur vœu.— Abandonnez, abandonnez ce projet; déjà un héros a péri; voulez-vous encore augmenter mes douleurs? Je vais donc détruire une génération entière? Non, partagez mes biens, renoncez à cet exécrable vœu; sans cela, aucun de vous ne reverra son vieux père. — Elle pleurait; et ses larmes, qui la rendaient plus belle encore, augmentaient l'amour des trois frères. — Nous sommes d'une noble famille, dirent-ils; et si le comte Albert a pu mourir pour toi, nous avons droit à la même faveur, nous sommes tes fiancés ou ceux de la mort.

L'aîné s'avance le premier; il presse, en partant, la main de ses frères, et jette un regard d'amour sur la comtesse. Il était au milieu de sa course, quand un cri d'effroi se fait entendre; le cheval effarouché se cabre et l'infortuné disparaît.

Le cœur palpitant d'une douleur muette, le second lève au ciel ses regards désespérés; un frisson de mort le saisit, et lorsqu'il jette les yeux sur l'abîme où il est suspendu, il va rejoindre son frère.

Les assistans, pâles de terreur, fondaient en larmes, et Amélia disait au troisième : — Laissez-vous toucher par mes sanglots, conservez un fils à son père. — Mais le chevalier répondit : — Je connais mon devoir; je saurai rejoindre mes frères : que l'on dise à notre père comment nous avons accompli notre vœu.

— A ces mots l'éperon piqua les flancs de son coursier, et il disparut comme l'éclair passager, et aucun œil ne vit plus ni le cheval, ni le cavalier.

Amélia fut portée sur un lit de douleur. Les dernières paroles des trois frères retentissaient toujours à ses oreilles. La tombe semblait la réclamer; des songes horribles la tourmentaient; elle entendait la voix des fantômes : — Adieu! lui disaient-ils; adieu! fiancée du Kynast! le matin répand ses lueurs grisâtres, viens recevoir sur tes joues pâles les baisers de la mort. Sur la terre nous te regardions avec amour, maintenant nous t'attendons avec impatience: quand viendras-tu?

Cependant ses forces revinrent; elle fut rendue à l'existence, mais jamais au bonheur; elle réfléchissait sur les illusions

de la vie; elle ne voyait partout que peine, que douleur : le dégoût s'empara d'elle. La vue des jeunes hommes remplissait son âme de trouble et d'horreur. — J'étais pure et tranquille, se disait-elle; ce sont eux qui ont flétri ma vie: eh bien! qu'ils entreprennent la course mortelle du Kynast; ils sont dignes de périr. — Maints chevaliers s'y hasardèrent; elle voyait froidement ce jeu barbare des tours élevées de son château; elle pleurait le comte Albert, elle pleurait les trois frères; elle était insensible pour les autres.

Déjà le nombre de ses victimes était grand, lorsqu'un chevalier inconnu arrive et demande à faire le tour des murailles meurtrières. Il était couvert d'une riche armure, et son œil noir brillait sous son casque, comme un astre éclatant dans une

nuit obscure. A sa vue Amélia fut remplie de trouble et d'émotion ; l'amour s'empara d'elle, et alors elle comprit bien mieux encore la douleur et les tourmens.

Le guerrier demande la faveur de mourir, et la comtesse, ne pouvant dissimuler son amour, tâche de l'en détourner par ses larmes et par ses gémissemens. — Eh bien! dit-elle, puisque mes prières sont inutiles, attendez seulement un jour, accordez-vous à vous-même ce court délai.

Dans une salle spacieuse on prépare un repas exquis. Le chevalier prend la harpe du barde, il chante les joies de l'amour, et ses chants vont retentir jusque dans le cœur d'Amélia. Elle veille la nuit entière. — S'il réussit, ô mon cœur, tu mourras de joie; mais s'il succombe, Amélia périra comme lui.

Le jour pointe : en voyant l'air joyeux du héros, les joues de la fiancée se colorent d'espérance. Elle ne dissimule point son amour, elle étreint le guerrier dans ses bras brûlans; mais lui, s'arrachant à cette séduction : — Comtesse, le moment des baisers n'est point encore venu, écoutez.... les trompettes appellent la victime; adieu. — Amélia s'évanouit; lui s'élance sur les murailles, son coursier y marche hardiment, et l'heureux chevalier atteint au but.

Un cri de joie rappelle à la vie Amélia; elle se précipite vers le chevalier : — Oui, Dieu et l'amour t'ont couronné : le Kynast te salue comme son maître; qu'aucun orage de la vie ne nous sépare. — Le chevalier regarde fixement la foule joyeuse : — Allez, dit-il, je ne veux point de la fiancée; comtesse du Kynast, où sont

mes amis? où est le comte Albert? où sont les trois frères? Tu les as fait périr. Je n'accepte pas ta main sanglante. Une femme jeune et belle a tout mon amour et charme ma vie : ta passion rebutée brise ton cœur, voilà ta punition. Victoire! mes amis, vous êtes vengés. — Il dit, et pressant les flancs de son coursier, il disparaît à tous les regards.

La comtesse était dans une stupeur mortelle; elle en sortit comme d'un rêve accablant. Elle marcha chancelante vers le mur fatal, ses serviteurs la suivaient de loin. — L'amour s'est bien vengé, dit-elle; j'ai dédaigné les plus braves guerriers, et je suis dédaignée à mon tour; mais pourquoi différer la noce? Mes fiancés sont là-bas; allons, recevez la victime. — Elle dit, et se précipite sur les rochers meurtriers. Alors on entendit

sur l'abîme des sons aériens. — O notre amie ! pourquoi es-tu si triste et si sombre ? Tu peux célébrer la noce, tu t'es jetée toi-même dans nos bras ; tu peux choisir : la fiancée ne manquera pas d'époux.



LE LUTIN.

— Restez auprès du foyer, mes enfans, disait la vieille Marguerite à ses sept petits-fils; restez auprès du foyer, le mistral souffle avec tant de force que notre toit en est ébranlé, et d'ailleurs c'est ce soir que s'assemble le sabbat des fées, et les lutins qui leur obéissent sor-

tent de leurs demeures et viennent, sous mille formes, se jouer de la crédulité des hommes.

— Que je reste? dit l'aîné des jeunes gens, oh non! il faut que j'aille voir la fille de Jacques le cordier, qui ne fermerait pas ses grands yeux bleus de toute la nuit, si je ne venais chez son père avant que la lune soit couchée.

— Il faut que j'aille prendre des crabes et des oursins, dit le second, toutes les fées et tous les lutins de ce monde ou de l'autre ne sauraient m'en empêcher.

Tous voulaient ainsi courir à leurs plaisirs ou à leurs affaires, et ils négligeaient les sages conseils de la vieille Marguerite; le plus jeune seul fut un moment ébranlé quand elle lui dit: — Reste, mon petit Richard, et je te conterai de belles histoires. — Mais il

voulait cueillir un bouquet de thym et de primevères au clair de la lune, et il partit avec les autres.

Quand ils furent hors de la chaumière, — Notre vieille mère, dirent-ils, nous parle toujours de vent et d'orage, et jamais le temps n'a été plus doux, ni le ciel plus brillant; voyez comme la lune se promène avec majesté, parmi les nuages transparens?— Alors ils avisèrent un petit cheval noir, qui était auprès d'eux. — Ah, ah! dirent-ils, voilà le cheval du vieux Valentin qui est sorti tout seul de son écurie, et qui va sans maître à l'abreuvoir. — Gentil petit cheval noir, reprit l'aîné des jeunes gens, en flattant l'animal de la main, je ne veux pas que tu te perdes cette nuit, et je te mènerai moi-même vers la fontaine. — Alors il sauta sur la croupe du cheval,

et un de ses frères s'y plaça de même en se riant; un troisième les suivit, et enfin ils y montèrent tous, jusques au petit Richard, qui voulut faire comme ses aînés.

A mesure qu'ils marchaient vers la fontaine, s'ils rencontraient quelques-uns de leurs jeunes amis, ils les invitaient à monter sur le petit cheval noir, et les imprudens les imitaient; de manière que le petit cheval noir, dont la croupe s'était allongée, en portait plus de trente et n'en cheminait que plus gaîment.

Alors le petit cheval noir prit un trot vif et doux, et les jeunes gens lui disaient, en touchant ses flancs de leurs talons: — Galope, mon petit cheval, galope, jamais tu n'as porté d'aussi bons cavaliers.

Cependant le vent avait repris sa vio-

lence, on entendait le mugissement des vagues, et le petit cheval noir, au lieu d'aller vers la fontaine, prenait le chemin du rivage, sans être effrayé du bruit que faisait la mer.

Richard commençait à regretter son thym et ses primevères, et l'aîné des sept frères prenait dans ses mains la crinière du petit cheval et voulait lui faire rebrousser chemin, en songeant aux yeux bleus de la fille de Jacques le cordier; mais en vain, le cheval allait toujours tout droit devant lui, jusqu'à ce que la vague vint à mouiller le sabot de son pied gauche, alors il se mit à hennir avec gaîté, comme lorsque les chevaux des hommes se trouvent devant de la belle avoine ou auprès d'une jeune jument toute blanche; et au lieu de s'arrêter, le petit cheval noir n'en courut que plus vite dans la mer.

Lorsque l'eau fut arrivée jusques à la ceinture de ces malheureux, ils se reprochaient les uns aux autres leur imprudence, et ils se disaient : — Ce maudit petit cheval noir est fée; si nous avions suivi les conseils de la vieille Marguerite nous ne serions pas perdus. — En effet, plus le cheval avançait dans la mer, plus l'eau les gagnait; elle monta enfin jusque par-dessus leurs têtes, et ils furent tous noyés.

Vers le matin la vieille Marguerite sortit, inquiète du sort de ses sept petits-enfans; elle les chercha partout sans pouvoir les trouver, en demanda des nouvelles à tous ses voisins sans en rien apprendre; elle sut seulement que l'aîné n'avait pas été voir la fille aux yeux bleus de Jacques le cordier, et comme elle retournait chez elle toute triste, elle vit venir à elle

un petit cheval noir, qui marchait en sautillant et en faisant des courbettes; quand il fut arrivé près d'elle, il se mit à hennir avec gaîté, et puis il courut si vite, si vite, que dans un instant il avait disparu.



LA PROCESSION (1).

Le soleil va disparaître dans l'onde; il est déjà comme un disque d'or, dont on

(1) L'usage de faire représenter les principaux mystères de la religion, ainsi que des traits historiques de la vie des saints, était au nombre des institutions que le voisinage de l'Italie avait procurées à Marseille. Ce n'est que vers la fin de l'épiscopat de Mgr. de Belzunce, que ce prélat rendit une

ne voit plus que la moitié. Toutes les cloches sont en mouvement; toutes les maisons sont recouvertes de tapis précieux, et les rues sont jonchées des fleurs jaunes du genêt. L'air circule embaumé de douces

ordonnance qui défendait ces sortes de représentations; cependant le peuple, qui ne se détermine pas aisément à abandonner ce que la coutume paraît avoir consacré, ne laissa pas que d'en glisser quelques-unes dans les processions de la Fête-Dieu et dans celles de l'octave. . . . .
. . . . Pendant le temps où ces sortes de drames étaient permis, on voyait des jeunes filles, depuis l'âge de dix jusqu'à quatorze et quinze ans, représentant la Sainte Vierge; elles étaient habillées de riches étoffes, un voile précieux et une couronne de métal sur la tête, un psautier ou tel autre livre de prières à la main; elles faisaient passer rapidement ce livre de la droite à la gauche et de la gauche à la droite, en récitant quelques vers : c'était ordinairement des paraphrases de la salutation angélique; celles de qui la mémoire était en défaut, ou qui n'avaient pas des poëtes à leurs gages, se contentaient du mouvement du livre, en gardant un silence profond. Cette espèce de représentation se trouvait quelquefois extrêmement multipliée dans une même procession : on y voyait encore des jeunes garçons de l'âge le plus tendre, à jambes et cuisses découvertes; chaussés avec des sandales,

odeurs, et des portes de l'antique cathédrale sort la procession annuelle où l'on porte un Dieu qui va bénir les places, les rues, les rivages de la mer et la ville entière.

Celui qui précéda le Sauveur et qui le

vêtus d'une peau d'agneau, et traînant en lisière un de ces animaux d'une main, en portant de l'autre une banderolle : ils représentaient le précurseur.

La Magdelaine était encore un personnage qui était du gré des gens du peuple. Des jeunes filles, quelquefois nubiles, à jambes découvertes, vêtues d'un haillon de toile d'emballage rayée, les bras nus et le sein seulement couvert de leurs cheveux épars, portant un crucifix dans leurs mains, représentaient cette sainte pénitente.

Une des plus singulières de ces représentations était celle par laquelle on prétendait rappeler un des principaux traits de l'histoire de sainte Geneviève de Brabant, plus connue par une chanson familière aux gens du peuple, que par le martyrologe. Selon cette chanson, la sainte, faussement accusée d'infidelité au lien conjugal, par un domestique épris de ses charmes, fut condamnée par son époux à perdre la vie, ainsi que l'enfant qu'elle nourrissait : elle fut livrée à deux valets qui s'acheminèrent dans un bois pour exécuter cette sentence ; ceux-ci avaient ordre de couper la langue de la prétendue adultère, mais, touchés de pitié en faveur de l'innocence, ils se contentèrent de l'abandonner dans la forêt, et don-

baptisa dans les eaux fangeuses du Jourdain, paraît d'abord; c'est un jeune enfant à la blonde chevelure : il est monté sur un bœuf dont la tête se courbe sous le poids des fleurs dont elle est chargée.

nèrent l'échange à leur maître en coupant la langue d'un petit chien. On sent assez combien un pareil récit devait monter l'imagination de cette portion du peuple qui aime les chansons; aussi la représentation de la prétendue comtesse du Brabant était-elle souvent répétée jusqu'à quatre ou cinq fois dans la même procession. Une jeune fille était habillée et coiffée comme les paysannes de la Provence lorsqu'elles relèvent de leurs couches, corset blanc, jupe de même couleur, la coiffure surmontée d'un chapeau gris; elle portait une couverture de toilette, dans laquelle était une poupée emmaillotée; à ses côtés se tenaient deux jeunes garçons avec un jupon de soie et en chemise, ayant des chapeaux gris retroussés seulement aux deux ailes; ils portaient, l'un un petit chien, et l'autre un de ces énormes coutelas dont les poissardes se servent pour couper les thons en rouelles. Sous ces accoutremens bizarres, ils déclamaient, pendant la marche, les vers de la fameuse chanson, ouvrage d'un prêtre provençal plus pieux que poëte.

On voyait quelquefois, dans les processions, la représentation de la fuite en Égypte. Ce qu'il y avait de plus indécent, c'est qu'on choisissait de préférence des imbéciles pour représenter saint Joseph. Nous

Après vient la Magdelaine : pauvre jeune fille ! avec tes longs cheveux épars et tes grands yeux noirs, avec le sourire divin de tes lèvres roses, tu es aussi belle que la sœur du Lazare, mais on ne t'a pas tant pardonné, parce que tu n'as pas

avons vu, pendant plusieurs années, un pauvre mitron hébêté, acteur banal de ce rôle..... On sera peut-être surpris de nous voir consigner ici des usages qui paraîtront peu dignes d'être connus. Nous croyons prévenir cette objection par une réflexion reçue en pareille matière, c'est que, pour connaître le génie et le caractère d'un peuple, il faut descendre dans le détail de ses mœurs et de ses usages.

(*Éphémérides marseillaises. Année* 1777.)

On voit encore, de nos jours, aux processions de la fête-Dieu, tout ce que décrit l'auteur des Éphémérides marseillaises : des fuites en Égypte, des Geneviève de Brabant, des Magdelaine, et surtout des petits évêques de quatre à cinq ans, qui bénissent leurs compatriotes à droite et à gauche ; saint Jean y paraît aussi monté sur un bœuf, et entouré de bouchers vêtus d'une façon bizarre. Ces coutumes superstitieuses dureront encore long-temps à Marseille, si l'on en croit le plaisir que le peuple prend à les y conserver.

tant péché encore ! La vierge marche, un rosaire d'une main et un psautier de l'autre. De petits anges courent çà et là parmi des religieuses et des religieux enfans, dont les faibles mains sont armées de disciplines aiguës.

Ici Geneviève de Brabant fait parler sa fidélité méconnue; là une jeune sainte, portant du pain aux malheureux, trompe la rage d'un époux païen et lui montre des roses : miracle gracieux de la charité! Partout on voit des traces de la superstition de nos pères qui apparaissent dans ce jour solennel, comme un souvenir fugitif.

Mais la procession sort et se déroule sur cette place (1) à jamais célèbre par les souvenirs de César, et par ceux de la peste dévorante qui jadis dépeupla

(1) La Tourette.

Marseille (1). Alors, si quelque vaisseau des bords lointains arrive vers le port, l'équipage étonné quitte la manœuvre et admire ces jeunes filles vêtues de blanc, ces bannières étincelantes d'or, les vêtemens brillans des prêtres, l'éclat des flambeaux, l'harmonie des chants sacrés, et l'encens qui sort en nuage parfumé des encensoirs balancés par mille lévites. La procession paraît de loin comme une guirlande de roses blanches, parsemée de bluets et d'immortelles, qui couronnerait la ville de ses contours onduleux.

A ce spectacle le voyageur se demande s'il voit une des théories de la Grèce, s'il assiste à une fête joyeuse du Parthénon, ou si ce tableau gracieux et enchanté est bien une cérémonie de la religion sévère du Christ. Oui, sans doute; mais,

(1) La peste de 1720.

sous un ciel doux et facile, le Marseillais a conservé quelque chose de l'imagination riante et des coutumes favorites de l'ancienne Grèce d'où il est sorti.



JACQUES L'IDIOT.

On raconte qu'autrefois il y avait une belle fille appelée Rose, qui était si fraîche et si jolie que tout le monde lui disait qu'elle était mille fois plus belle et plus agréable que la fleur dont elle portait le nom.

Tous les jeunes gens l'aimaient d'a-

mour, et tous les vieillards l'aimaient d'amitié; ce n'était que guirlandes à ses fenêtres, et que chansons nouvelles en son honneur. Les plus jeunes et les plus beaux de ce temps-là espéraient qu'enfin elle distinguerait l'un d'eux, et ferait cesser les rivalités de tant d'amoureux : mais Rose était insensible et rien ne touchait son cœur.

Elle savait de belles chansons contre l'amour, et quand on venait la nuit sous ses fenêtres pour lui demander merci, elle entr'ouvrait doucement sa jalousie, et elle en chantait quelqu'une des plus piquantes.

Cependant il y avait aussi, dans ce temps-là, un pauvre garçon appelé Jacques, et qu'on surnommait l'idiot. Jamais ce nom n'avait été mieux appliqué. Jacques n'avait pas d'esprit, il croyait tout ce

qu'on lui disait, et un jour on lui avait dit que les petits poissons naissaient dans les nids de passereaux, et qu'ils sortaient de là tous frétillans pour aller dans la mer. Il avait les cheveux rouges, les jambes cagneuses, ses grands bras maigres étaient si longs, que ses mains arrivaient jusques à ses genoux, et qu'il pouvait délier ses jarretières sans se baisser.

Jacques vit Rose, et, tout contrefait qu'il était, il l'aima; car l'amour ne s'attaque pas seulement aux beaux garçons, il va quelquefois aussi tourmenter les malheureux qui n'ont ni raison, ni beauté.

Jacques faisait aussi des chansons pour sa belle, et il fallait voir comme on s'en moquait, tant elles étaient ridicules. Tantôt il la comparait à une belle courge qui va mûrir; tantôt à un gros rocher tout noir, mais qui paraît blanc de loin, parce qu'il

est tout couvert de l'écume des flots. Eh bien ! Rose écoutait ses chansons, et jamais elle ne se moquait du pauvre Jacques l'Idiot ; tellement qu'on se disait : Serait-elle, par hasard, amoureuse de ce garçon, qui est si laid et si stupide ?

L'Idiot était tout glorieux de cette préférence : un jour il plantait un mai devant la porte de Rose; un autre, il lui jetait, par sa fenêtre ouverte, des fruits, des fleurs et de beaux affiquets, si bien que, pour lui faire des présens, il vendit sa nacelle, ses filets, et jusques à ses lignes de roseau.

Quand il n'eut plus rien à vendre, et qu'il fut réduit à vivre des charités de ses amis et de ses voisins, Rose ne l'écouta plus, et le traita comme elle faisait ses autres amans.

Jacques allait par les rues comme un

insensé ; il disait partout qu'il était l'amant heureux de Rose, et qu'il allait l'épouser. Il faisait pitié à tous ceux qui le rencontraient, et les petits enfans criaient après lui : — Voilà l'époux de la belle Rose.

Cependant les vieillards qui aimaient Rose d'amitié ne l'aimèrent plus à cause de son mauvais cœur, et les jeunes gens qui l'aimaient d'amour s'en détachèrent, en se disant : — Elle est aussi ingrate qu'elle est belle, et on pourrait mourir pour elle, qu'elle n'en tiendrait nul compte, puisqu'elle a fait perdre au pauvre Idiot sa nacelle, ses filets, ses lignes de roseau, le peu de raison qui lui restait, et qu'elle le laisserait périr de faim à sa porte.

La jeunesse de Rose se flétrit dans un long célibat ; sa beauté passa comme

une fumée, et elle mourut avant le temps.

Le pauvre Jacques l'Idiot fut à son convoi en chantant une chanson où il disait qu'il était son amant heureux, et qu'il allait l'épouser : effectivement il mourut bientôt après, et la rejoignit dans la tombe.

On regretta davantage le pauvre insensé que la belle Rose, parce qu'il était bon, et qu'elle était ingrate et cruelle.

Depuis ce temps, les jeunes filles du pays de Rose, qui savent cette histoire, évitent toutes de lui ressembler, et elles prendraient plutôt pour amant un idiot comme le pauvre Jacques, que d'être cruelles comme la belle Rose.

LA FÉE AUX CHEVEUX VERTS.

— O JEUNES garçons, qui aimez à monter sur des barques légères, à aller respirer l'odeur délicieuse des plantes marines, quand l'étoile du soir s'est levée, et que le vent de la nuit vient se reposer sur les vagues tranquilles, pareil au zéphir qui, quelquefois aussi, semble s'en-

dormir au sein des roses ! ô jeunes garçons ! ne penchez pas votre tête imprudente pour regarder au fond de l'eau ; méfiez-vous de la fée, car souvent elle attire les adolescens dans ses bras perfides, et ses faveurs sont funestes, ses caresses portent malheur, son amour fait mourir. Il y a bien long-temps, quand vos pères n'étaient pas au monde, quand vos aïeux étaient encore à la mamelle, le jeune Brincan l'éprouva, comme vous l'allez voir dans cette ballade.

Il était le fils d'un marinier renommé, et le plus beau des garçons d'alors, sa joue était plus brillante que la pomme d'api, et aucun duvet ne la cotonnait encore; ses cheveux étaient blonds, comme l'or, et sa blanche poitrine effaçait l'éclat de l'ivoire poli; quand il nageait avec ses compagnons, on l'aurait pris volon-

tiers pour une de ces belles nymphes de la mer, qui, quelquefois, sortent leurs têtes gracieuses hors de l'eau, et se font voir aux pêcheurs avec tous leurs attraits. Souvent il avait senti des bras caressans entourer sa taille, et chercher à l'entraîner dans des grottes souterraines; mais lui, souple et adroit, échappait à ces embrassemens, et se hâtait de regagner le rivage.

Le soir, quand le vent de la mer rafraîchit l'atmosphère brûlante, et que tout se tait, jusques à la vague, qui retombe sur elle-même avec plus de mollesse, il aimait à voguer loin de la ville, sur une barque légère. Armé de deux rames égales, il allait loin du port, jusques à ce qu'il ne vît plus Marseille que comme un petit nuage blanc, d'où sort de temps à autre des clartés incertaines;

alors il se penchait vers la mer azurée, et son œil découvrait, à la lueur des étoiles, les mille poissons qui se jouent dans sa profondeur; il voyait les coquillages aux formes et aux couleurs bizarres, et ces forêts de plantes marines, qui balancent dans les flots leurs branches flexibles.

Or un soir, comme il regardait avec attention la marche irrégulière d'une étoile de mer, il se sentit entraîné dans le fond des ondes par un pouvoir inconnu, et, en levant les yeux, il vit sa barque immobile, tandis qu'il descendait dans l'abîme.

— O Dieu! se disait l'infortuné, quel vertige fatal m'a précipité dans les flots? Je vais donc servir de pâture aux monstres de la mer? Né d'hier, il me faut mourir aujourd'hui. O mon père, ô mes jeunes compagnons, ô filles charmantes

dont une aiguille d'or relève la blonde chevelure, je ne vous verrai plus !

Il essayait en vain d'étendre ses bras et de frapper l'onde de son pied; il était immobile, mais il ne souffrait pas; il respirait doucement, sans que l'eau fît autre chose que de venir mouiller ses lèvres; ses cheveux étaient épars, mais aucune algue, aucune végétation marine ne venait s'y arrêter, ni les souiller; son oreille entendait des sons harmonieux, et le bruit des orages souterrains semblait fuir loin de lui. Oh ! qui pourrait dire ce qu'il vit dans ce voyage mystérieux ! Qui pourrait compter les richesses que renferme la mer ! Les monstres marins l'entouraient; mais au lieu de toucher à son corps délicat, ils le regardaient avec complaisance, et semblaient faire cortége à cet hôte inconnu.

Cette course nouvelle se ralentit enfin, et il arriva aux portes d'un palais superbe. L'œil de l'homme n'a jamais vu son pareil. Il était fait de nacre azurée et de corail rouge; des perles brillantes étaient incrustées dans les murailles, et le parquet était d'ambre odoriférant.

Alors une fée charmante se présenta devant lui.

Elle était petite, mais belle de jeunesse et d'amour; sa taille déliée était marquée seulement par une ceinture de jonc marin; ses yeux étaient mille fois plus brillans que le sillage lumineux qui suit les vaisseaux, et ses dents plus égales et plus blanches que les perles de sa demeure; sa voix, cette voix qui commandait aux tempêtes et aux orages, était douce; sa main puissante, qui attirait à son gré les vaisseaux dans le fond des abîmes, était pe-

tite et délicate; c'était la plus jolie de toutes les fées, cependant elle avait les cheveux verts.

— Brincan, dit-elle, je t'aime.

Elle n'ajouta pas un mot de plus, parce que les fées parlent peu quand elles font l'amour avec les hommes.

Brincan se trouva dans ses bras avant d'avoir eu le loisir de lui répondre, et quoiqu'il aimât mieux les cheveux noirs ou blonds que les verts, il lui rendit ses caresses, parce qu'elle était belle et qu'il était jeune.

Quand ils eurent passé ensemble autant de temps qu'elle le voulut, elle lui dit :
— Retourne, mon jeune ami, retourne vers ton père; mais ne parle jamais de notre amour, et pour motiver ton absence, je vais te donner deux poissons, et tu diras que la pêche t'a retenu.

Le même pouvoir qui avait conduit Brincan au palais de la fée le fit remonter vers sa barque; il y rentra, sans que ses vêtemens fussent mouillés, et vce ses deux poissons.

La nuit entière s'était écoulée, le soleil se levait lorsqu'il arriva chez son père. Ses deux poissons étaient d'une forme si extraordinaire, qu'il n'osait pas les présenter; avec cela, ses cheveux blonds avaient pris, dans les embrassemens de la fée, une couleur verdâtre. Tout le monde le questionnait sur ses poissons, et sur la couleur de ses cheveux; mais Brincan se gardait bien d'ouvrir la bouche, tant il avait peur de la fée et de ses terribles menaces.

Il voulait en vain quitter les rivages de la mer, fuir sur les plus hautes montagnes, pour échapper aux séductions de son étrange maîtresse; un pouvoir irré-

sistible l'entraînait toujours dans sa barque, et de sa barque dans le palais mystérieux.

Enfin, Brincan vit une jeune fille qui lui sembla plus belle que la fée dont il était l'amant; alors, sans plus songer à rien, il se mit à l'aimer, et il évitait sa barque; il fuyait les bords de la mer, et à mesure que la jeune fille lui rendait son amour et ses caresses, ses cheveux perdaient leur couleur verdâtre, et ils redevenaient blonds.

Il lui semblait que son voyage mystérieux dans le fond de la mer n'était qu'une illusion de ses sens; le beau palais de nacre et de corail, qu'un songe; la jolie fée aux cheveux verts, que les souvenirs confus d'un sommeil agité.

Les fées sont puissantes et cruelles; elles nous regardent, nous, qui sommes

d'une nature inférieure à la leur, comme des jouets qu'elles brisent à leur gré, et quand on les irrite, rien ne peut soustraire à leur vengeance.

Chaque fois que le malheureux Brincan s'approchait de celle qu'il aimait, il recevait un coup invisible, dont sa peau blanche conservait les traces livides; il tombait dans des langueurs mortelles; il entendait toujours des voix menaçantes qui le poursuivaient. Quand la fée l'eut tourmenté ainsi pendant quelque temps, elle fit renaître en son cœur le désir de monter dans sa barque, et elle l'attira loin du port de Marseille. Elle l'entraîna de nouveau dans le fond des mers. — Il descendait vers le palais de nacre et de corail, comme la première fois; mais l'eau salée entrait dans sa bouche, des bruits effrayans remplissaient ses oreilles,

ses cheveux épars étaient arrachés par les plantes marines, et les monstres de la mer l'escortaient en mugissant avec un bruit épouvantable.

Il parut devant la fée, pâle, sanglant, et à demi mort de frayeur. Elle était debout, et la colère avait rendu son visage aussi décoloré que celui de son amant, de manière qu'on n'aurait pas su dire lequel des deux allait périr, tant ils avaient tous deux la figure livide et les lèvres tremblantes d'agitation.

Rien ne put émouvoir la fée, ni la jeunesse de Brincan, ni sa beauté, ni ses pleurs, qui coulaient le long de ses joues blanches, et qui allaient tomber jusque sur le parquet d'ambre du palais.

Comme elle parlait peu, elle arrêta ses yeux brillans sur le jeune homme, et ne lui dit que ces mots : — Tu m'as

trahie; tu mourras. — Elle fit un signe, et le malheureux Brincan sortit de lui-même du palais, et fut se jeter dans la gueule des monstres qui attendaient leur proie. A mesure qu'ils le déchiraient, il entendait le rire féroce de la méchante fée.

Il y en a qui disent, cependant, qu'elle aimait trop les beaux garçons pour faire manger celui-là aux bêtes, mais qu'elle le garda avec elle quelque temps, sans lui jamais permettre de revenir sur la terre, et qu'enfin, lorsque des rides vinrent sillonner le front blanc du malheureux, et que l'âge eût pâli ses joues de roses, elle lui permit de montrer aux hommes une vieillesse anticipée, et nos pères se souviennent d'avoir vu un vieux pêcheur, dont la main débile pouvait à peine soutenir ses lignes, et qu'on disait être Brincan.

— O jeunes garçons qui aimez à monter sur des barques légères, à aller respirer l'odeur délicieuse des plantes marines, quand l'étoile du soir s'est levée, et que le vent de la nuit vient se reposer sur les vagues tranquilles, pareil au zéphyr qui, quelquefois aussi, semble s'endormir au sein des roses! O jeunes garçons! ne penchez pas votre tête imprudente pour regarder au fond de l'eau, et méfiez-vous de la fée aux cheveux verts!



LE DERNIER

PRIEUR DE SAINT-LAURENT[1].

— La vieille église de Saint-Laurent est veuve de son pasteur..... Le prieur

(1) Le prieur Lévézi : il n'est personne à Marseille, parmi ceux dont les souvenirs s'étendent par delà la révolution, qui ne se rapelle ce saint prêtre, qui était le plus doux, le plus charitable et le plus tolérant des hommes. Il mourut du saisissement qu'il éprouva lors de la réouverture des églises, en mon-

est mort.... Enfans, agitez les cloches du chapitre de la *Major* (1); que les chanoines s'assemblent, car il faut aux vieux marins un homme de paix et de charité, qui console leurs douleurs, et qui bénisse leurs expéditions hasardeuses; il leur faut un homme saint qui garde l'enceinte sacrée où reposent les cendres de la génération évanouie. Autour de l'église sont les tombes de nos pères, l'orphelin vient y pleurer sur le cercueil de sa mère, le petit-fils vient y contempler la demeure de l'aïeul. Nommez une sentinelle vigilante qui garde ce dernier asile...... — Ainsi parlait le peuple de Saint-Jean, et cependant le chapitre était rassemblé, et

tant en chaire pour la première fois. Depuis l'église de Saint-Laurent a été desservie par des curés. L'aventure que reproduit cette ballade est historique.

(1) L'église cathédrale de Marseille.

l'on allait choisir le pasteur dont la houlette garderait le bercail.

Il y avait dans ce temps-là un homme d'un cœur doux et simple, ministre de paix et de charité, qui disait à la jeune fille, Aime et prie; à l'homme mûr, Travaille et sois bon; au vieillard, Crois et espère; la voix publique le nommait: le chapitre satisfit les vœux de tous, cet homme fut choisi.

L'usage attachait une récompense à l'annonce de cette nouvelle, et dès qu'on connut la décision du chapitre, un garçon vigoureux courut de l'église de la *Major* vers l'humble demeure du nouveau prieur. Il côtoyait les bords de la mer où ses pas légers effleuraient à peine le sable humide. Tous ses concurrens avaient renoncé à l'espoir de le surpasser; mais assis sur un des créneaux ruinés du

fort Saint-Jean, un jeune homme plus adroit le voyait venir haletant comme s'il disputait le prix de la course. Il devina la nouvelle, alors il fut tranquillement l'annoncer à l'homme de paix, et il reçut la récompense ordinaire.

Cependant le premier arriva à son tour: il était couvert d'une sueur brûlante, et l'eau ruisselait de ses cheveux et de son visage, ni plus ni moins qu'un nageur qui regagne la rive pour reprendre ses vêtemens.

— Vous êtes prieur, dit-il sans reprendre haleine.

— Je le sais, mon fils, dit le saint prêtre.

— Vous le savez ? réplique le jeune homme interdit; eh, grand Dieu ! j'ai mis moins de temps à venir, qu'il n'en faudrait à un oiseau qui serait parti de l'église avec un billet sous son aile.

En même temps son camarade plus heureux riait dans un coin en buvant le vin du prieur.

Alors tout se découvrit, et le prieur donna deux fois la récompense ordinaire.

Les habitans de Saint-Jean se souviendront long-temps de ce bon prieur, parce qu'il était leur père, leur ami et que la noire tempête qui dévasta la France les en priva avant le temps. Quand l'orage fut passé, quand on rouvrit son temple, dont l'impiété révolutionnaire avait cellé les portes, il entra de nouveau dans le sanctuaire avec des paroles de paix à la bouche, mais son âme aimante avait été ébranlée, et le bonheur de revoir ses ouailles lui porta le dernier coup...... Il mourut..... Depuis ce temps l'église de Saint-Laurent a eu des ministres, mais elle n'a plus eu de prieur.

LA VIERGE NOIRE.

Le jeune Roger aimait la belle Magdelaine, et ils s'étaient juré d'être unis malgré tous les obstacles qu'on opposait à leur amour. Quelquefois Magdelaine échappait à l'œil vigilant de sa mère, et elle allait rejoindre Roger sous une grotte obscure, près de la mer verdoyante.

— Roger, lui disait-elle, pourquoi mon père refuse-t-il de m'unir à toi ? Tu possèdes une vigne plus belle et plus riche que la sienne, ton vin même est plus doux et plus recherché que le sien; le premier muscat qui mûrit sur les coteaux est à toi; et quand les pêcheurs rassemblent leurs barques pour aller renfermer, dans leurs filets, les thons nombreux dont la pêche nous enrichit, tu commandes à dix barques garnies d'ancres pesantes, de filets armés de plombs; tandis que lui n'a qu'une seule barque, un seul et unique filet. — Magdelaine, lui répondait Roger, c'est que nos pères ne s'aimaient pas, et d'ailleurs, n'es-tu pas la plus belle de toutes les filles de notre ville? Ton père compte ta dot comme un amoureux; il dit : Tant pour la voix douce de Magdelaine, tant pour

les cheveux noirs et les yeux brillans, tant pour le cou plus blanc que l'ivoire, et pour les lèvres plus rouges que le corail; ainsi il te regarde comme une des filles les plus riches de ce monde, et il ne veut te donner, pour époux, qu'un homme qui te comble de richesses et de trésors.

— Ah! reprit la jeune fille avec naïveté, n'es-tu pas aussi riche que moi, Roger? Tu as les yeux plus noirs que les miens, tes joues font honte à la rose, tu as la taille plus droite et plus élancée que le roseau que balance notre mistral; avec cela, tu as un parler si doux, que rien que de t'entendre prononcer mon nom, je me sens émue jusques au fond du cœur.

Ils s'entretenaient ainsi de leur amour, quand le père de Magdelaine était absent;

mais dès qu'il retournait au logis, elle ne pouvait plus voir son fidèle Roger.

Un soir cependant Magdelaine avait suivi ses compagnes dans l'antique abbaye de Saint-Victor, et, comme elle avait vu Roger dans le temple, elle se cacha derrière une colonne, et attendit en silence que ses compagnes se fussent retirées; alors elle fut rejoindre le jeune homme, et ils parlèrent d'amour.

Mais bientôt le père de la jeune fille arriva avec un flambeau, et il la cherchait à travers les nefs obscures et silencieuses.

— Roger, dit Magdelaine, voilà mon père, cachons-nous.

Au pied d'une des colonnes massives de l'église, s'ouvre un escalier artistement caché à tous les yeux; il conduit, par une descente rapide jusque sous les pro-

fondeurs de la mer, et quand on a marché bien long-temps à travers les algues humides, et les plantes marines dont la verdure noirâtre n'a jamais été éclairée des rayons du jour, on arrive à une grotte spacieuse toute couverte de coquillages; là on entend, au-dessus de sa tête, le bruissement des vagues, quand l'orage les agite, les cris des matelots quand un navire vient à passer, et le choc de l'ancre quand l'équipage la jette pour s'arrêter au milieu du port.

On dit que cette grotte ténébreuse a été jadis le palais d'une des fées de la mer, qui venait à son gré y conjurer ou y exciter les orages, et qui souvent aussi y rassemblait ses compagnes dans de joyeux festins.

Quand Roger et Magdelaine furent s'y réfugier, il y avait un autel dans le mi-

lieu, où s'élevait la statue de la vierge brillante de pierreries, et ornée de voiles précieux; devant l'autel brûlait une lampe d'argent.

C'est là que les deux amans se cachèrent pour éviter la rencontre d'un père irrité.

Magdelaine, toute effrayée et toute superstitieuse qu'elle était, disait à Roger : — Comment, mon ami, vous connaissez la grotte de la fée ? auriez-vous été, par hasard, un de ses amans ? On dit qu'elle aime beaucoup les jeunes hommes grands et beaux comme vous l'êtes, et que lorsqu'une fois ils ont été dans ses bras, toutes les jeunes filles auxquelles ils s'attachent meurent. — La naïve et crédule Magdelaine tremblait à ces mots, et à chaque bruit des vagues elle croyait entendre la marche de la fée, à chaque lueur

qui dissipait un moment l'obscurité, elle croyait voir sa robe bleue ou son collier de perles brillantes.

— Non, lui disait Roger, nous allons devant l'autel de la Vierge, et là vous me donnerez votre foi et vous recevrez la mienne.

Ils parvinrent devant l'autel; Roger s'agenouilla, Magdelaine fit comme lui, et ils commencèrent par prier. Ensuite Roger ôta de son doigt un anneau d'or et le passant au doigt de la jeune fille il lui jurait de lui être fidèle et de n'aimer jamais qu'elle seule, lorsqu'une clarté subite vint éclairer la grotte où il n'y avait qu'une lampe d'argent.

— Voyez, voyez, dit Magdelaine en mettant sa main tremblante devant ses yeux, c'est la fée qui vient se venger de votre amour pour moi; elle a mis sa robe couleur de feu et je suis perdue. —

Roger posa sa main sur l'autel, comme pour invoquer la protection de la Vierge; mais, vain espoir! c'était le père de Magdelaine qui arrivait furieux et qui, avec un poignard aigu frappa les deux amans par derrière et les fit tomber mourans sur les marches de l'autel.

Alors la Vierge, dont le visage et les mains étaient blancs comme le lis des vallées, devint plus noire que le charbon, ou encore que les ténèbres les plus épaisses de la nuit. Ses pierreries brillantes se ternirent, et ses voiles précieux devinrent aussi sales et aussi souillés que les voiles d'un vaisseau après une tempête; tant ce crime était horrible et sacrilége.

Il y a des hommes incrédules qui prétendent que cette Vierge noire est faite du bois d'un olivier coupé sur la montagne sainte, où le Sauveur du monde eut

une sueur de sang, et que ce n'est pas miracle que ce bois ait noirci en vieillissant; mais ils sont démentis par le témoignage de tous les vieux pêcheurs de Saint-Jean qui ont ouï conter cette histoire à leurs vieux parens, qui eux-mêmes la tenaient de leurs ancêtres, parmi lesquels quelques-uns se souvenaient encore d'avoir connu, dans leur extrême jeunesse, la belle Magdelaine et le malheureux Roger.

Toujours est-il aussi que la Vierge noire est une Vierge miraculeuse, et que, lorsque le vent brûlant de l'été dévore les rivages de Marseille, jaunit l'herbe des champs et le pampre de la vigne, on la sort de sa grotte humide, on la promène dans les campagnes altérées et alors le ciel se charge de suite de brumes orageuses, les nuages s'entr'ouvrent et ver-

sent par torrens l'eau bienfaisante, qui nous donne les fleurs du printemps et les fruits de l'été.



LES CHEMINÉES DU ROI RENÉ.

— Voyez-vous ces maisons blanches qui s'élèvent devant les quais, auprès du port aux mille vaisseaux ? Eh bien ! c'est sur le pavé de briques unies et enchâssées dans la pierre, que le bon roi René venait réchauffer ses vieux ans au soleil brillant de janvier.

Quand les frimats règnent partout, quand la neige couvre la terre et que le ciel est obscurci par les froids nuages de l'hiver; Marseille, l'heureuse Marseille voit encore des astres sereins, et son soleil darde des rayons brûlans. Loin de nous donc le charbon à l'épaisse fumée de l'Angleterre, le chêne pétillant qui noircit le foyer de l'habitant du Nord; nous avons la cheminée du roi René, allons nous réchauffer à sa douce chaleur.

Ce bon roi y venait la tête couverte d'un bonnet de laine, et avec un manteau écarlate sur les épaules; il répondait à la révérence de la petite fille, il touchait dans la main au matelot, et il disait au capitaine: D'où viens-tu, mon ami?

Quelquefois il rencontrait l'évêque, il l'abordait cordialement; il baisait sa croix d'or, et ils causaient d'affaires en se chauffant.

Le roi René avait une cheminée semblable dans la belle ville d'Aix; il en avait une autre aussi dans Arles, ville antique et renommée, où les filles sont si jolies, qu'un proverbe dit qu'on peut hardiment, et sans faire un mauvais marché, donner un des doigts de sa main pour dormir sur le même oreiller, une seule nuit, avec la plus laide.

Maintenant que le roi René est mort depuis bien long-temps, on n'a plus rien de lui; mais les belles villes de Marseille, d'Aix et d'Arles, ont conservé ses cheminées, où le pauvre et le riche viennent se chauffer en bénissant sa mémoire.

LA CASSETTE.

Les pêcheurs étaient en mer depuis le matin, et quoique le soleil fût prêt à disparaître ils n'avaient encore rien pris. Cinq fois ils avaient jeté leurs filets, et cinq fois ils n'avaient ramené que quelques algues et quelques petits poissons,

menu fretin qui ne valait ni leur peine, ni leur temps.

La mer était grosse, et les vagues noires et houleuses comme avant l'orage; ils songèrent alors à regagner le rivage, mais avant ils voulurent encore une fois tenter la fortune, et ils jetèrent de nouveau leurs filets.

— Jean, tire à toi, Jacques, Thomé, Nicolas, du courage! allons, enfans, tous les poissons de la mer sont à nous, nous ferons une bonne pêche. — Ainsi parlait le vieux pêcheur.

Ils tirèrent de toutes leurs forces, et quand les filets furent hors de l'eau, ils n'y virent pas un seul poisson, pas le plus petit merlan qui fretillât en remuant à l'air ses nageoires humides; il y avait cependant au fond des filets une cassette de bois de rose qui était garnie d'un cui-

vre luisant, dont l'eau n'avait terni l'éclat en nul endroit. Cette cassette était lourde et en l'approchant de leur oreille, ils crurent entendre un son argentin pareil à celui des grandes pièces d'or qui viennent d'Espagne et qui valent quatre fois celles des autres pays. Tous joyeux, ils serrèrent leurs filets et furent vers leurs chaumières en emportant leur trésor.

— Femme, femme, dit le vieux pêcheur, voici de quoi t'acheter de belles robes de velours vert et une grande chaîne d'or; petite Marie, je porte dans cette cassette de quoi t'avoir un jeune mari et de beaux pendans.

On pose la cassette sur la grande table devant le foyer, et comme on n'en avait pas la clef on apporte les ciseaux des femmes et les longs hameçons des pêcheurs pour faire sauter la serrure.

Il fallait voir l'attention sérieuse des hommes, la curieuse impatience des femmes et le jeune et vague désir des filles dont le front n'avait que quinze ans; elles allongeaient la tête par-dessus les épaules de leurs frères, et à leurs yeux brillans, à la rougeur de leur figure, on aurait dit qu'elles connaissaient déjà le trésor de la cassette.

Enfin, après bien des efforts, la boîte mystérieuse s'ouvrit, et au lieu de quadruples d'Espagne ou de sequins de Venise, on vit un bel enfant, couché sur un lit de mousse soyeuse. Il se leva en faisant entendre un rire clair et gai : ce rire joyeux était le son argentin qu'on avait pris pour celui des pièces d'or; il secoua ses petites ailes humides, et il allait prendre sa volée, quand le vieux pêcheur, saisissant sa jambe délicate, lui dit :

— Non, non, mon bel ami, il faut rentrer dans ta cassette, pour que je te jette de nouveau dans la mer; je te connais depuis long-temps, petit vaurien; il y a vingt ans, tu te plaisais à me tourmenter, et puisqu'aujourd'hui tu es en ma puissance, je veux te rendre tout le mal que tu m'as fait; tu retourneras à l'eau.

Les femmes ne disaient mot : elles connaissaient le perfide enfant; mais les jeunes filles intercédaient; elles voulaient le caresser un moment, et réchauffer dans leur sèin ses membres nus; elles juraient de ne pas le laisser s'échapper, et puisqu'il avait des ailes, on allait les lier avec les cordes qui retiennent les voiles, ou bien on l'envelopperait dans un filet.

Le pêcheur prudent était sourd à toutes les prières; malgré les pleurs des

jeunes filles, il renfermait l'enfant, et il abaissait sur lui le couvercle pesant; mais comme il prenait gravement des cordes pour entourer la cassette et assurer sa vengeance, une main légère frappa doucement sur son épaule; il se retourna alors : c'était le perfide enfant qui s'était échappé sans qu'on sût par où, et qui se faisait caresser par les jeunes filles, en se riant du vieux pêcheur.

Ainsi les femmes n'eurent pas de robes de velours ni de chaînes d'or; la petite Marie n'eut point de mari, mais elle eut des amoureux, elle connut les pleurs, les peines, les tourmens de l'amour, et son vieux père jura de brûler sa barque et ses filets, plutôt que de rapporter encore chez lui des cassettes de bois de rose garnies de cuivre luisant. — Il était trop tard.

LE SPECTRE.

— Passe, passe ton chemin, beau chevalier, passe sans détourner la tête; ne t'arrête pas près de ce tombeau désolé, où l'herbe croît entre les pierres déjointes, où le triste hibou, où l'orfraie malfaisante viennent pousser de lugubres cris sur la demeure dernière d'un mal-

heureux, chevalier comme toi, comme toi jeune et beau, dont je te conterai l'histoire si tu veux venir t'asseoir sur cette pierre couverte de mousse, là-bas près de ces rochers qui bordent la mer.

— Le jeune Raimbaud, fils d'un comte de Provence, aimait la belle Andée, et Andée lui rendait son amour; mais aux fêtes joyeuses des vendanges, un chevalier l'avait vue, et avait conçu pour elle une passion violente; c'était un homme brave et hardi, il fit tout pour s'en faire aimer, il prit ses couleurs, sa devise et lui offrit sa main. Andée refusait toujours; bientôt le chevalier s'aperçut qu'il avait un rival, et la jeune fille lui avoua que tant que Raimbaud lui parlerait d'amour, elle n'écouterait nul autre, parce que, lui dit-elle, — je l'aime aussi, et d'ailleurs il y a une flotte de mes che-

veux blonds qui repose sur son cœur, retenue par un ruban dérobé à ma mère.

Alors le chevalier fut trouver Raimbaud, et lui dit : — Fils du comte de Provence, j'aime Andée, cède-la à mon amour, ou que le fer en décide. — Te céder Andée, répondit Raimbaud; non, non, car elle m'est aussi chère que les cheveux blancs de mon vieux père et que l'honneur de madame ma mère la comtesse.

— Eh bien ! que le fer en décide, reprit le chevalier; je le veux bien quoique tu n'aies pas encore chaussé l'éperon, ni ceint l'épée des chevaliers, parce que tu es de noble lignage.

Ils furent sur les bords de la mer, dans un endroit sablonneux que le flot recouvre dans les temps d'orage, mais qu'il laisse à sec lorsque le calme est revenu,

et qui est caché par de hauts rochers; là ils se battirent avec furie; le jeune Raimbaud était novice dans l'art cruel des combats, il ne s'était encore servi que d'armes émoussées, cependant il était déjà si brave, et son amour pour Andée l'animait d'une telle force, qu'il enfonça par deux fois son épée dans le sein du chevalier, et qu'il le renversa mort sur la place. Il le traîna ensuite dans les flots, d'où son corps roula dans l'abîme, et devint la pâture des poissons et des monstres de la mer.

Le jeune Raimbaud n'avait jamais encore fait couler le sang d'un ennemi, et quoiqu'il se fût défendu vaillamment contre un rival qui l'avait provoqué, il sentit s'élever dans son cœur un trouble inconnu, et ses mains sanglantes lui firent horreur. Il quitta ce lieu funeste, il lon-

gea le rivage pour nettoyer ses armes, et laver dans les flots son visage couvert de sueur.

Cependant la nuit était venue, et pour regagner le palais du vieux comte de Provence, il fallait passer devant la demeure de la jeune Andée.

Cette jeune fille voyait venir Raimbaud tout triste et tout pensif qu'il était; quand il fut arrivé près d'elle, elle l'appela.

Andée était si belle que toutes les fois que le jeune comte la voyait, il oubliait tout, et de quelque chagrin que son âme fut dévorée, il ne songeait qu'à l'amour. Ce soir-là elle était plus attrayante que jamais, sa voix était plus douce, son regard plus tendre, son sourire plus enchanteur, ses beaux bras entouraient le cou de Raimbaud plus mollement que

de coutume, si bien qu'une ardeur brûlante s'empara des deux jeunes gens, que l'amant fut audacieux, la jeune fille faible, et que l'alcôve d'Andée répéta en même temps les derniers soupirs de son innocence. et les sermens d'amour de Raimbaud.

Revenus de leur ivresse, ils n'en rougirent pas; ils s'aimaient. Entrelacés dans les bras l'un de l'autre, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Bientôt le son d'une voix forte réveilla Raimbaud.

— Jeune comte de Provence, lui disait-on, tu as tué mon ami, et maintenant tu goûtes tous les plaisirs de l'amour dans les bras de celle qui a été la seule cause de sa mort; si le cœur d'un chevalier bat encore dans ton sein, sors de ce lit sanglant; et viens me combattre à

mon tour; car je veux venger mon ami; autrement tu n'es qu'un lâche et qu'un félon.....

Raimbaud furieux se lève à la hâte; il cherche ses armes dans l'obscurité; il s'en revêt; il tire son glaive; il part. Il part sans bruit, pour ne pas réveiller Andée, dont un doux sommeil a fermé les yeux chargés d'amour. Il part, et sur la plage prochaine, à la clarté silencieuse de la lune, il aperçoit son ennemi.

— Attends, attends, audacieux, et bientôt mon épée va te faire rejoindre le chevalier que tu veux venger.

Ils s'avancent l'un contre l'autre, et les épées se croisent. L'heureux Raimbaud blesse son adversaire, et à mesure que le sang coule, il entend un léger soupir; le combat n'en continue pas moins. Raimbaud fait une nouvelle blessure; il

en fait une troisième, une quatrième sans que son ennemi chancelât ou que son genou fléchît; le jeune comte lui porte un coup à la tête; il entame son casque brillant, et le guerrier combat toujours; enfin, il enfonce son épée victorieuse dans le cœur de cet homme indomptable; il tombe avec un rire féroce, en lui disant : — Retourne maintenant dans le lit de la belle Andée; j'ai vengé mon ami.

Raimbaud ferme un moment les yeux; il étend la main, il trouve un corps immobile, d'où le sang coule à gros bouillons; interdit, il regarde..... Dieu ! il n'était pas sorti du lit d'Andée..... Elle est là, auprès de lui, morte..... assassinée..... de sa main.... Le malheureux avait rêvé, et le spectre irrité du chevalier avait tout conduit..

..... Il avait déchiré ce sein de lis; il

avait porté des coups impies dans ces cheveux blonds, d'où le sang coulait sur les feuilles fanées de la fleur qui les parait encore hier; il avait enfoncé son épée dans ce cœur qui ne battait que pour lui..... Lui-même était tout couvert du sang de son amante.

Dans sa rage, il se roulait sur ce lit, théâtre d'horreur; il mordait avec ses dents furieuses son épée coupable; enfin il la plongea dans son cœur bourrelé de remords, et il mourut en appuyant ses lèvres sur les lèvres violettes de son amante.

On l'a enterré, là-bas, dans cette tombe auprès de laquelle tu viens de passer, beau chevalier; la belle Andée repose auprès de lui; le spectre, cause fatale de tous ces malheurs, erre toujours auprès; il en éloigne les alcyons du ri-

vage et les colombes de la montagne; il n'en laisse approcher que l'orfraie et le hibou.

On a remarqué que toutes les personnes qui s'arrêtent auprès de cette tombe sont [frappées de quelque malheur, et je t'ai dit de passer ton chemin, beau chevalier, pour que tu ne te rendes pas criminel comme Raimbaud, et que ton amie ne soit pas malheureuse comme Andée.



LE PONT.

Non loin de Marseille, dans un lieu planté de hauts peupliers, d'acacias odorans, de platanes aux feuilles larges et jaunâtres, est un pont à une seule arche, sous lequel coulaient jadis les eaux de l'Huvaune; maintenant le ruisseau vagabond a pris un autre chemin pour por-

ter à la mer son tribut ignoré, et la mousse croît sur les cailloux que les flots recouvraient autrefois.

O vous, jeunes amans qui aimez l'ombre et le frais, quittez la ville somptueuse, quittez les murailles étroites de vos demeures, allez vers ce pont favorable aux amours. L'écho s'est fixé sous sa voûte verdâtre; et le bruit des baisers que s'y donnent des lèvres brûlantes y vibre avec une mélodie enchanteresse.

Le baiser est déjà loin, que l'oreille l'entend encore.

L'air y est doux et embaumé, jamais le soleil n'y dissipe l'ombre épaisse; jamais la pluie n'y pénètre, et les vents eux-mêmes respectent ce mystérieux asile.

Sous ce pont sans pareil, l'écho n'est point indiscret, il ne sait pas redire aux passans les secrets d'amour; ce n'est pas

de lui que la mère apprend les jeunes désirs de sa fille; sa voix imprudente n'a jamais fait rougir le front d'un vieux mari, ni dissipé l'heureuse ignorance d'une épouse trahie.

Allez donc sous ce pont, vous qui aimez les baisers, les longs baisers de la beauté, de la jeunesse et de l'amour.



LA LANCE DE SAINT VICTOR.

Dans le pérystile de l'église de Saint-Victor, était suspendue jadis sur deux branches de fer la lance du saint, et après les grandes fêtes, quand l'office était fini, et que les religieux s'étaient retirés dans leurs cellules, il arrivait souvent qu'un des serviteurs du comte-

abbé venait se mêler aux pêcheurs rassemblés devant l'église, et qu'il leur faisait remarquer cette lance énorme et toute garnie de clous rouillés.

— Cette lance, leur disait-il, n'a point de pareille, si ce n'est celle du grand saint Martin; mais saint Martin a remporté sa lance dans le paradis, au lieu que monseigneur saint Victor nous a laissé la sienne pour défendre son abbaye; aussi n'y a-t-elle jamais manqué, témoin un jour, où elle quitta toute seule les deux branches de fer qui la retiennent, et où elle fut percer le cœur d'un sire de Provence qui retenait les dîmes et voulait imposer des taxes au comte-abbé, non pas celui d'aujourd'hui, mais un autre, qui depuis bien longtemps est enterré dans le chœur, derrière le maître-autel.

Alors on se pressait en foule pour ouïr l'histoire de la lance merveilleuse, et le serviteur de l'abbaye continuait ainsi :

— Il y avait autrefois, mes bons amis, un comte de Provence dont je ne veux pas vous dire le nom, parce que, lorsque les ennemis de Dieu et des saints sont disparus de la terre, leur nom doit être laissé dans un éternel oubli ; il était méchant homme et bon chevalier, et il avait une femme qui était encore plus méchante que lui, et qui était si belle, qu'on disait que les reines en étaient jalouses. Ce n'étaient que fêtes et que bals en l'honneur de cette belle comtesse ; elle portait les plus beaux bijoux, elle avait les plus beaux pages et les destriers les plus fringans et les mieux harnachés du monde ; le sire de Provence l'aimait d'une amour folle, et il dépensait plus d'argent pour

lui plaire, qu'il n'en aurait fallu pour acheter un beau duché, ou pour combattre les Sarrasins.

Un jour ce méchant sire s'en vint à l'abbaye, et après avoir bu une coupe du vin de Chypre du comte-abbé, — Mon père, lui dit-il, je vais partir avec une grande armée pour combattre les infidèles d'Afrique; donnez-moi six mille pièces d'or, de celles que vous conservez dans les caveaux de l'abbaye; cela fera plaisir à saint Victor, qui était bon chevalier dans son temps, et d'ailleurs, quand je reviendrai, je suspendrai devant l'autel les drapeaux que j'aurai pris aux mécréans.

Il parlait ainsi, mais avec les six mille pièces d'or, il comptait donner à la belle comtesse des fêtes superbes et de beaux habits.

Le comte-abbé lui répondit : — Les pièces d'or de saint Victor ne sont pas pour vous, beau sire ; ce n'est point l'habitude des gens d'église de donner leur argent ni celui de leur saint ; nous recevons, mon fils, et ne donnons jamais : cela me fait ressouvenir que vous devez encore à l'abbaye votre offrande de pâques et toutes les messes que j'ai fait dire pour vous dans votre dernière maladie.

— Ah ! tu ne veux pas me donner d'argent, méchant moine ! répliqua le sire de Provence avec fureur, eh bien ! je le jure par ta tête tondue, je saurai trouver le chemin de ton trésor, et au lieu de six mille pièces d'or, j'en prendrai vingt mille.

Il sortit furieux, et lorsqu'il fut rentré dans son palais, — Allons, beaux

pages, dit-il, allons, écuyers et varlets, prenez vos dagues et vos hallebardes, et puisque vous êtes au service d'une noble dame, venez lui gagner des habits précieux, et de quoi lui donner des fêtes et des tournois; il vous en reviendra des écus d'or, et elle vous donnera des tournois où vous pourrez conquérir de nobles éperons.

La belle comtesse excitait aussi les pages, les écuyers, les varlets, et les doux sourires de sa bouche séduisaient tout le monde.

Ils se mirent en marche; le comte-abbé les voyait venir de la tour élevée du clocher.

— O grand saint Victor! disait-il, laisseras-tu profaner ta maison, dissiper tes richesses, et cela pour satisfaire l'amour insensé d'un impie, et pour entretenir le luxe d'une femme?...

Cependant le sire de Provence avançait toujours; alors le comte-abbé fit fermer les portes, et il rassembla les religieux dans le chœur, où ils se mirent tous en prières.

Déjà on entendait les coups de la hache dont le sire de Provence faisait frapper les portes de l'église; les religieux tremblaient tellement, qu'ils n'avaient plus la force d'articuler leurs prières, lorsque tout d'un coup les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et cette lance que vous voyez, cette lance se leva seule, et sans qu'aucune main y touchât, elle fut s'enfoncer dans le cœur du sire de Provence, qui entrait déjà et qui courait au trésor; le méchant chevalier tomba raide mort. Toùs les varlets, tous les pages, s'enfuirent effrayés, et la lance prit le même chemin

qu'eux, elle s'en fut comme eux au palais de la comtesse. On la voyait passer, pareille à un oiseau de chasse intelligent qui va, se détourne, et revient sur lui-même jusqu'à ce qu'il ait atteint sa proie. Elle fut trouver la comtesse dans un appartement reculé, où elle était entourée de ses femmes, et elle lui fit une blessure au visage, de telle sorte qu'elle en perdit toute sa beauté, et qu'elle eut toute sa vie une grande cicatrice sur la joue; après cette vengeance, la lance vint se remettre sur ces deux branches de fer, et pendant plus de huit jours, le sang découlait de sa pointe et souillait la pierre du pavé.

Il est probable, ajoutait le serviteur de l'abbaye, que saint Victor lui-même conduisait cette lance; mais on ne le voyait nullement, et je puis vous as-

surer, mes bons amis, qu'elle avait l'air de marcher toute seule et de frapper d'elle-même ses victimes.

A ce récit, vous eussiez vu tous les assistans regarder avec frayeur cette lance antique; les uns croyaient qu'elle allait de nouveau quitter sa place, les autres pensaient voir des gouttes de sang au bout de sa pointe.

O l'heureux temps que le temps d'autrefois! Toutes les vierges faisaient des miracles, tous les saints avaient leurs protégés; on avait des reliques puissantes pour tous les maux, des oraisons efficaces pour toutes les douleurs; maintenant, rien n'y fait plus, plus n'y fait rien, comme dit une ancienne devise; il n'y a pas jusques à la lance de saint Victor qui est allée je ne sais où, et qu'on a remplacée par un grand os de

baleine que tout le monde peut voir, mais qui n'a plus ni pouvoir ni vertu, et sur lequel il n'y a point d'histoire à raconter.



LA VISITE.

J'ÉTAIS seul et triste comme le ramier qui vient de perdre sa compagne, comme l'alcyon dont le flot a submergé le nid voyageur. Je regardais le cours silencieux des étoiles, et j'attendais l'heure de me confier à ma barque et à mes filets, lorsqu'un bruit léger se fit entendre ; on

frappait à ma porte : — Entrez, dis-je, entrez, relevez le loquet de bois et poussez doucement, ma porte s'ouvrira de suite; car je n'ai ni serrures à secret, comme l'avare, ni verrous gardiens, comme la beauté craintive.

— C'est toi, jeune pêcheur; que viens-tu faire à cette heure? Tout se tait, tout repose dans la nature; le poisson lui-même dort sur son lit de mousse; laisse là ta ligne, fais comme l'hôte des mers, couche-toi sur l'algue marine, et attends que demain, en parcourant le rivage, ma voix réveille tous les pêcheurs. Jeune et bel enfant, le soleil n'a pas encore bruni ton front, une barbe épaisse ne couvre pas encore tes joues; va dormir en paix : bientôt, peut-être, le cruel amour fera battre ton cœur, et chassera de tes yeux le sommeil tranquille.

Je disais, et le jeune pêcheur m'écoutait en souriant; il baissait ses grands yeux, et serrait ses lèvres l'une contre l'autre, pour que je ne visse pas l'éclat de ses dents d'ivoire; alors je saisis la lampe de fer qui pendait au mur enfumé, et je l'approche de mon hôte inconnu..... Dieu!..... c'était elle......

Sous un grand bonnet de laine rouge étaient cachés ses longs cheveux noirs; une veste grossière recouvrait ses épaules et serrait son sein d'albâtre; une large culotte se bouclait sur sa taille et retombait jusques à ses pieds; elle avait pris tout l'acoutrement d'un pêcheur, la ligne, les filets, comme aussi les appâts et les hameçons.

— Veux-tu de moi, me dit-elle, ou sinon je prendrai la barque du jeune Joseph et j'irai pêcher avec lui?

— Cruelle ! que parles-tu du jeune Joseph ? lui fis-je ; et cependant j'étais heureux comme le ramier qui a retrouvé sa compagne, comme l'alcyon auquel le flot a rendu son nid.

Je débarrassai les beaux cheveux du bonnet de laine, les épaules d'albâtre de la veste grossière, deux jambes charmantes des larges culottes ; je jetai au loin appâts, lignes, hameçons ; le jeune pêcheur devint une belle fille, et le jour qui suivit, les poissons purent se jouer dans la mer, ou venir à sa surface respirer l'air frais du matin, sans craindre ni ma ligne ni mes filets.



LE PETIT CHEVAL BLANC.

— Regarde-moi bien, vieille femme, toi qui sais agiter les sorts, charmer les douleurs, prédire l'avenir en mêlant les tarots, et punir un infidèle en conjurant les démons : regarde-moi bien; suis-je pas belle? As-tu vu de plus beaux yeux que les miens? des cheveux plus

noirs sur un front d'ivoire ? J'ai la taille fine et élancée, et quand mon amant reposait sa tête sur mon sein brûlant, quand je l'entourais de mes bras trop faciles, hélas! je le voyais transir d'amour et de joie; eh bien! cette beauté que tu parcours de tes yeux éraillés, il la méprise; ces charmes qui excitent l'envie de tous les hommes qui passent auprès de moi, il les dédaigne. Prépare tes conjurations les plus puissantes, et venge-moi; que le coupable sente ma colère et ton pouvoir; ôte-lui tous les moyens de m'être infidèle: Tiens, voilà de l'or. — Et elle détacha de son cou un long collier d'or, et le mit dans les mains décharnées de la vieille.

— Belle fille, reprit celle-ci, voilà les hommes; ils se détachent de nous quand ils ont obtenu nos faveurs; j'ai été jeune comme toi, et j'ai eu bien des amoureux;

mais, grâce à mon art, on ne m'a pas trompée impunément. — Alors, baissant la voix, elle ajouta avec un rire affreux : — J'ai des moyens puissans, et tu seras vengée; mais comment se nomme cet infidèle?

— Tu ne le sauras pas, reprit la jeune fille méprisée, ce nom odieux ne sortira jamais plus de ma bouche. — Alors, tirant de son sein une longue mèche de cheveux noirs, elle la partagea, en donna la moitié à la vieille femme, replaça l'autre dans son sein couvert de ses larmes, et sortit tremblante de douleur et d'agitation, de la demeure sauvage de la sorcière.

La vieille, demeurée seule, prépara ses maléfices; elle fait bouillir les cheveux dans une eau magique, elle attise et avive son feu avec des ossemens; elle

conjure la lune, les étoiles; et prenant le cœur sanglant d'un jeune coq, elle lui fait mille blessures avec un fer aigu, en prononçant des paroles épouvantables, et en faisant des souhaits de mort.

— Perfide, disait-elle, homme sans foi, qui te joues de la crédulité des femmes, que ta tête sanglante roule éternellement dans les vagues de la mer, que tes entrailles soient déchirées par les vers du tombeau; tombe, tombe sous le pouvoir de mes maléfices, péris avant le temps loin des yeux de ta mère. — Elle ajoutait à ces conjurations des cérémonies bizarres et des pratiques impies dont elle seule avait le secret.

Cependant la jeune fille pleurait son amant, et frémissait de la vengeance qu'elle lui préparait; son amour luttait contre sa colère, et déjà elle se repen-

tait d'avoir demandé vengeance, lorsque tout d'un coup l'infidèle parut devant elle. Il était pâle et défait, ses yeux étaient ternes et vitrés comme ceux d'un cadavre; la rougeur de ses lèvres avait disparu, et ses dents blanches étaient devenues noires et rouillées, comme le fer qui attache les vitraux des vieilles églises. Il arriva, et sans dire un seul mot, sans jeter un cri, il tomba mort devant sa cruelle maîtresse.

La pauvre fille n'avait pas cru être si bien exaucée; elle n'avait jamais voulu la mort du jeune homme, elle ne voulait que son amour. Elle s'en fut pleurant et se désespérant dans la demeure de la sorcière.

— Malheureuse, de quel pouvoir fatal t'es-tu servie? Comment as-tu pu faire une criminelle d'une pauvre fille aban-

donnée? Tu as tué mon amant : il revenait pour m'aimer, et tu n'as su le faire revenir que pour mourir. Mon amour coûte la vie au pauvre Jérôme ; Ah! ciel ! il serait heureux peut-être s'il ne m'eût jamais connue.

— Jérôme ! s'écria la vieille, Jérôme qui avait une étoile brillante gravée sur la poitrine ?

— Oui, malheureuse.

— C'était mon fils !...

Alors la jeune fille se jeta à ses pieds: — Femme puissante, lui dit-elle, rends à la vie ton pauvre fils, rends-moi Jérôme. — Et elle arrosait de ses larmes les pieds de la sorcière.

La figure de la vieille femme était hideuse de fureur ; elle roulait des yeux égarés : on voyait qu'elle méditait des projets de vengeance, et qu'un crime nouveau germait dans son âme.

Suis-moi, dit-elle, en prenant brusquement le bras de sa complice involontaire. — Elle ouvrit une porte secrète qui conduisait à de vastes souterrains; elle y entra avec la jeune fille, et quand ils eurent marché bien long-temps, et qu'ils furent arrivés dans une caverne étroite où brûlait une lampe sépulcrale, elle dit à la jeune fille qu'elle allait l'immoler, et elle leva sur elle un poignard qu'elle avait caché sous sa robe.

Semblable au tigre qui joue avec sa victime, elle s'amusait de la frayeur de l'amante de Jérôme; elle jouissait lentement de son agonie; elle prenait un plaisir féroce à voir ses lèvres se décolorer, ses cheveux se hérisser, et tous ses membres trembler de frayeur. — Il me faut du sang d'une jeune fille, disait-elle, pour réchauffer l'ardeur d'un vieux mari; il

me faut de tes cheveux, belle enfant, pour enchaîner un lutin qui connaît tous les trésors de la terre. — Enfin, après l'avoir tourmentée de mille manières, elle l'égorgea comme on égorge un agneau, et elle fit couler son sang dans un bassin de fer.

Un soir, comme on était dans la place publique, et qu'on allait se livrer à des danses joyeuses, on vit arriver un petit cheval blanc qui vint se mêler à la fête, et qui s'arrêtait devant tous les jeunes hommes en hennissant. Les moins hardis reculèrent; il y en eut qui s'approchèrent du petit cheval blanc, et qui le flattèrent de la main; enfin un jeune homme courageux le monta, et le cheval se mit à marcher, mais doucement, en sautant et caracolant, pour se faire remarquer et suivre de la multitude; il sortit de la

ville; il fut non loin des rivages de la mer, et là il disparut tout d'un coup, de façon que le jeune homme qui le montait tomba sur ses pieds.

On creusa dans cet endroit, et on découvrit la caverne de la sorcière et le cadavre de la jeune fille; on ne put jamais trouver la vieille, mais on revêtit le cadavre d'un linceul précieux, on l'enterra avec pompe, et on fit dire beaucoup de prières pour son repos éternel.

Il paraît cependant que l'âme de cette pauvre jeune fille n'est pas tranquille, car on voit souvent le petit cheval blanc passer comme un trait sur les hautes montagnes, dans les plaines émaillées de fleurs, et sur la mer verdâtre, où il court sur la pointe des vagues avant l'orage.

L'ENVOYÉ.

On vit alors un homme qui avait une grande barbe grise, une calotte rouge sur ses cheveux épais, de larges brayes, et une veste étroite dont les manches étaient brodées jusques aux coudes. Il était descendu du bord d'un petit navire marchand,

et il s'arrêtait sur les places de la ville en disant au peuple :

— O peuple antique et glorieux, écoute-moi, je suis un pauvre Grec qui viens solliciter ton secours ; je viens te parler au nom d'une nation entière, et je ne suis point un ambassadeur, je ne suis qu'un envoyé, ma mission est pour toi seul. Nous avons fait monter nos cris jusques à l'oreille des rois, mais les rois dédaignent de s'armer pour nous...... nous ne sommes que des hommes!........ Les prêtres ne prononcent jamais notre nom du haut de leur chaires sacrées ; jamais ils n'ouvrent la bouche pour essayer de nous soustraire à la fureur des infidèles, parce que le nom sacré de liberté se mêle à nos misères et que d'ailleurs nous adorons le même Dieu dans une autre langue, et nous reconnaissons un autre évêque que

celui de Rome!........... O ciel! si nous eussions invoqué nos anciennes divinités, peut-être que Jupiter, Hercule, Mars, se seraient levés pour nous secourir, et la croix reste immobile! et les pontifes qui s'en sont armés pour entraîner l'Europe à la conquête d'un tombeau ne lui font pas faire un pas pour sauver des chrétiens!

— O Marseille, souviens-toi que jadis nous dîmes à nos frères de la Phocide : Partez, allez former une ville nouvelle, et cette ville, Marseille, c'est toi.

— Savez-vous bien, disait le vieillard grec, que si j'étais éloquent, je dédaignerais ce don précieux, et croirais assez faire en vous montrant les robes sanglantes de mes frères égorgés?

— O jeunes et belles femmes! ô vous qui avez tous les charmes de ces filles célèbres de la Grèce dont Praxitèle copia

les formes divines pour créer sa Vénus, dites à vos époux, dites aux amans que vos beaux yeux transportent d'amour : Dans le doux pays d'Hellès on tue l'épouse après l'époux, on déshonore la fille devant la mère; si vous nous aimez, allez secourir vos frères. — Ah! parlez-leur ainsi, femmes séduisantes de Marseille, et ils y iront.

Le vieillard ajoutait encore : O jeunes hommes de Phocée, qui tant de fois vous êtes passionnés pour nos héros, venez voir le tombeau d'Achille, le Céphise harmonieux coule encore dans la Grèce; nous pourrons vous montrer encore le Scamandre et le Simoïs; les Thermopyles sont debout; le Parthénon est à Athènes, et tous nos échos résonnent d'un bruit de combat qui plaît au milieu de tous ces souvenirs héroïques.

Jadis, lorsque les Phocéens quittèrent la Grèce glorieuse et qu'ils abordèrent sur les rivages déserts de Marseille, ils jetèrent dans la mer profonde une énorme barre de fer, et jurèrent de ne pas abandonner leur patrie nouvelle, à moins que le fer pesant ne revînt flotter sur la pointe des vagues. Cela est vrai; mais ce serment vous ne l'enfreindrez pas en secourant les Hellènes, et nul ne profitera de votre absence pour détruire la belle Marseille.

Le vieillard ne faisait pas des peintures plus vives ni plus animées, parce qu'il pensait qu'il lui suffirait de dire : On nous égorge parce que nous sommes Grecs, chrétiens, et que nous ne voulons pas être esclaves. On l'écoutait avec attention, on se disait que les Grecs étaient magnanimes, et on rappelait les souvenirs antiques. Cependant l'envoyé quitta Mar-

seille comme le vieil Homère s'éloigna jadis de Molosses, de Glaucus, et de cette ville inhospitalière où des hommes haïs de Jupiter le chassèrent de la place publique. Il remonta sur le navire qui l'avait amené, et, jetant un dernier regard sur Marseille, il se hâta d'envelopper sa tête dans son manteau.

FIN.

TABLE.

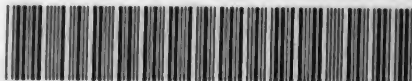
	Pages.
Avant-propos.	v
Adieu, Phocée.	1
Le Matelot.	9
L'Esclave d'Europe.	15
La Diane.	27
La Mort d'Henri IV.	35
La Tombe du Fossoyeur.	47
La Veillée de Noël.	55
Le Malade.	63
Marthe.	75
Le Repas.	79
L'Abbé de Saint-Victor.	87
Les Feux de saint Antoine.	97
L'Origine des Perles.	101
L'Anneau.	113
Le vieux Thomas.	119
La Maîtresse noyée.	129
La Condamnation.	131
La Fiancée du Kynast.	143
Le Lutin.	157
La Procession.	165
Jacques l'Idiot.	173
La Fée aux cheveux verts.	179
Le dernier Prieur de Saint-Laurent.	193

La Vierge noire. 199
Les Cheminées du roi René. 209
La Cassette. 213
Le Spectre. 219
Le Pont. 229
La Lance de saint Victor. 233
La Visite. 243
Le petit Cheval blanc. 247
L'Envoyé. 257









3 2044 024 276 347

